



NOVEMBRE 1981

BIMESTRIEL N° 5

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

86

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Consellier technique : Guy Cobbaert

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1981 (6 numéros) : 350 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 500 F au C.C.P. 000-0385776-07.

SOMMAIRE 5 - 1981

Le Musée Constantin Meunier, par Jacques Belmans	2
Les hôtels pour voyageurs de Bruxelles et leur rôle historique (2), par André Hustin	10
Trois prieurés augustins en forêt de Soignes : Groenendaal, Rouge-Cloître, Sept-Fontaines, par Gladys Guyot	16
Les châteaux disparus de Limelette, par Jean Alexandre	24
Félix De Boeck, par Alain Monderer	28
Evasion en Brabant Wallon, par Rosa Hardouin	34
La promenade 1815 (Braine-l'Alleud, Genappe, Lasne et Waterloo)	38
Presbytères en Brabant (12), par Yvonne du Jacquier	48
Vient de paraître, par Y.B.	52
Avis et Echos recueillis, par J.A. et Y.B.	53
Les manifestations touristiques	Couverture 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Musée Constantin Meunier : Roland Caussin et A.C.L.; Hôtels pour voyageurs de Bruxelles : André Hustin; Trois prieurés augustins en forêt de Soignes : Paul Bolsius, A.C.L., Guy Cobbaert et Roland Caussin; Châteaux disparus de Limelette : documents aimablement mis à notre disposition par Joseph Pierson; Félix De Boeck : Photo - Promotion et documents aimablement prêtés par Jan De Kelver; Evasion en Brabant Wallon : Hubert Depoortere, Roland Caussin et photos de l'auteur; Promenade 1815 : Fédération Touristique du Brabant et Roland Caussin, cartes et dessins de Marc Schouppe; Presbytères en Brabant : Fédération Touristique du Brabant et INBEL; Vient de paraître : dessin de Henri Quittelier; Avis et Echos : Théâtre National de Belgique, T.I.B. et Rosa Spitaels.

Au recto de notre couverture : la maison communale de Ternat, ancien château De Mot, est une ravissante gentil-homme édifiée au début du XVIII^e siècle (le millésime 1719 est gravé dans la façade). A remarquer la superbe porte Renaissance, la pittoresque façade percée de neuf fenêtres à meneaux et la gracieuse tourelle à clocher bulbeux. Au-dessus de la porte d'entrée ont été scellées les armoiries de Ternat, figurant sainte Gertrude, première abbesse de Nivelles, nimbée et tenant la crose en main. Signalons encore que le château De Mot était encore entièrement entouré de douves dans les années 1860 avant d'être aménagé, à la fin du siècle dernier, en maison communale (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : à l'occasion du 600^e anniversaire de la mort du bienheureux Jan van Ruusbroec (1293-1381), le célèbre mystique flamand, qui vécut à Groenendaal de 1343 jusqu'à son décès, la commune de Hoellaart a publié cette belle reproduction d'une gravure ancienne figurant le prieuré de Groenendaal, qui fut l'un des plus importants sinon le plus important des monastères établis au cœur de la forêt de Soignes. Reproduction d'une gravure de Lucas Vorstermans Junior, parue dans « Chorographia Sancta Brabantiae » de A. Sanderus (Bruxelles, 1659).

LE MUSEE CONSTANTIN MEUNIER

par Jacques BELMANS

TOUT comme Rodin, Constantin Meunier se fit construire maison et atelier à son usage mais nous sommes loin ici de la fastueuse demeure bâtie par le sculpteur français ! En outre, Constantin Meunier ne peut accéder que bien tard à l'aisance : aussi n'est-ce qu'en 1900 qu'il se transporte dans la maison de la rue de l'Abbaye conservée telle quelle jusqu'à nos jours avec son remarquable atelier ainsi que le curieux couloir-galerie y conduisant. Quant à la maison elle-même, elle n'a rien de remarquable : une demeure bourgeoise cossue dans le goût de l'époque flanquée d'un grand atelier et d'un petit jardin. Constantin Meunier ne jouit pas longtemps des fastes relatifs de sa demeure : il y mourut cinq ans plus tard de manière inopinée car, la veille encore, il travaillait à son groupe inachevé **La Fécondité** heureusement conservé dans l'atelier du Musée...

Comme l'écrit Lucien Christophe dans le catalogue : « Ah ! ce n'est pas la maison de Rubens. Rien ici n'est donné au faste. A soixante-dix ans, l'artiste, dont la gloire est reconnue dans

le monde entier, se fait bâtir la classique maison de la moyenne bourgeoisie bruxelloise, du début du siècle : cuisines en sous-sols, trois pièces au rez-de-chaussée, trois pièces au premier, deux pièces en annexe. Mais l'atelier au fond du jardin aura toute l'ampleur désirable et une galerie où exposer des œuvres reliera l'atelier à la maison et à la rue. Cet atelier est son tîef. Meunier y est heureux. »

Il n'entre pas ici dans nos intentions de retracer par le détail la biographie de Constantin Meunier et nous en repreneons simplement les grandes lignes. Il naît le 12 avril 1831, à Etterbeek, dans un milieu bourgeois atteint par l'adversité. Son père se suicide en 1833 et Constantin est le cadet d'une nichée de six enfants que leur mère doit élever non sans difficultés. Elle parvient à sauver de la ruine une maison, louée à des artistes, place du Petit-Sablon. Or, l'Italien Calamatta (artiste influent à l'époque et assez oublié aujourd'hui), élève respectueux d'Ingres, est appelé par le gouvernement belge aux fins de rénover, en notre pays, l'art de la gravure au burin. Il s'installe en cette mai-

son. Calamatta distingue non pas Constantin, trop jeune, mais bien Jean-Baptiste Meunier, son frère aîné de 10 ans; Jean-Baptiste deviendra un graveur apprécié et mourra très âgé en 1900. Mais c'est tout de même à Calamatta que Constantin doit indirectement sa vocation car, un soir, Jean-Baptiste l'emmène à l'Académie. C'est, pour Constantin, le coup de foudre : il deviendra sculpteur ! Il entre à l'atelier Fraikin où, conformément à la coutume, il manie aussi bien le balai que le torchon tout en apprenant son métier. Ceci dit, Constantin abandonnera la sculpture durant la décade 1850-1860 pour se consacrer à la peinture. Il ne reviendra à la sculpture que beaucoup plus tard et l'on ne retrouvera son nom au catalogue d'une exposition qu'en 1885. Il est d'ailleurs l'un de nos rares sculpteurs à être aussi peintre de talent. Aujourd'hui, sa peinture « parle » davantage à nos contemporains que sa sculpture mais il s'agit là d'une préférence relative qui ne peut être que passagère... et, comme l'écrit le préfacier du catalogue : « On peut penser que si Meunier, à vingt ans, aban-

donne la sculpture, c'est — avec l'intuition du circuit qu'il devait parcourir pour aller de l'analyse à la synthèse — en vue de rechercher des moyens d'expression plus souples, plus libres, plus sinueux, propres à l'amener, non à la maîtrise d'une technique, mais à la maîtrise, à la possession, à l'accomplissement de soi. »

Dès lors, Constantin Meunier fréquente l'atelier libre de Saint-Luc, s'inscrit en 1854 à l'atelier Navez, se lie d'amitié avec Charles de Groux et commence à exposer à partir de 1857. Il fera tour à tour de la peinture religieuse, de la peinture d'histoire, des portraits et des tableaux de genre comme des scènes de la vie familiale. Toutefois, à partir de 1878, il interprétera avec une grande intensité tant le monde ouvrier que les paysages industriels tandis qu'il revient parallèlement à la sculpture. Reconnu par les esprits novateurs en Belgique (**La Jeune Belgique**, de Max Waller, **L'Art moderne**), il n'est cependant compris ni du grand public ni de la critique académique que lit malheureusement ce grand public. Quoi qu'il en soit, son **Marteleur** reçoit une mention honorable au Salon de Paris en 1886, ce qui soulève l'ire d'Octave Mirbeau estimant que cette sculpture aurait dû recevoir la médaille d'honneur ou rien du tout.

Quoi qu'il en soit, il faut attendre 1887 (l'artiste a cinquante-six ans...) pour que Meunier obtienne enfin une situation qui lui apporte la sécurité matérielle : il obtient une place de professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain. Il postulait depuis dix ans... et son destin fait songer à celui de Charles De Coster qui, étant d'un tempérament moins vigoureux et moins lutteur, mourut dans une semi-misère à l'âge de cinquante-deux ans. Ainsi traitait-on traditionnellement en Belgique ceux qui « dépassent » tout en voulant demeurer eux-mêmes et ne faire ni courbettes ni concessions. Nous n'avons ainsi que trop de spécialistes du « rabotage »...

En 1894, Constantin Meunier perd ses deux fils à quelques mois de distance et il revient à Bruxelles l'année suivante, retour de Louvain où il avait installé, durant quelques années, son ate-



La maison de Constantin Meunier (au centre sur notre photo), sise au 59, rue de l'Abbaye à Ixelles, est une demeure bourgeoise de moyenne importance, construite en 1900 dans le goût de l'époque. L'artiste y passa les cinq dernières années de sa vie.

lier dans un amphithéâtre désaffecté de la rue des Récollets. En 1896, l'exposition Bing à Paris constitue un hommage éclatant à son génie et, en 1900, il peut enfin aménager dans la maison et l'atelier qu'il s'est fait construire rue de l'Abbaye : c'est là que la mort le saisira le 4 avril 1905. Il ne comptera pas d'artistes dans sa descendance. Seul, son neveu, Henri-Georges-Isidore Meunier (1873-1922) fera une carrière de graveur, d'affichiste, d'illustrateur et de peintre.

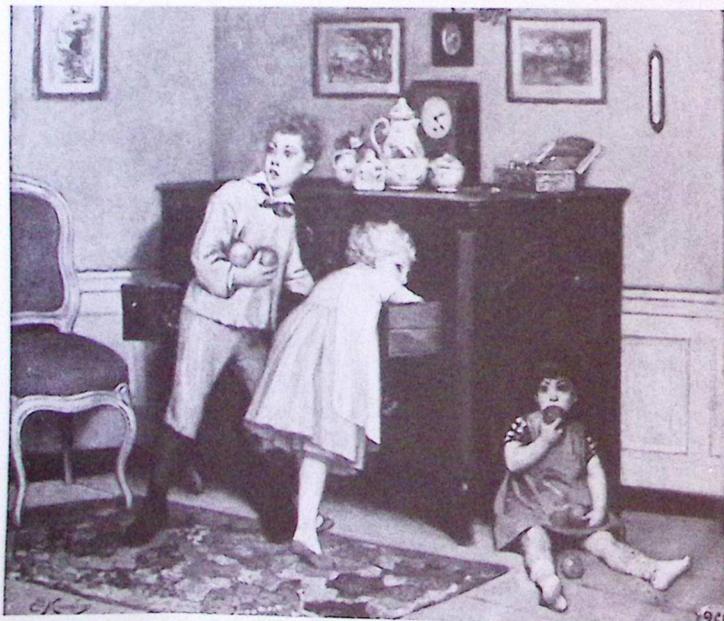
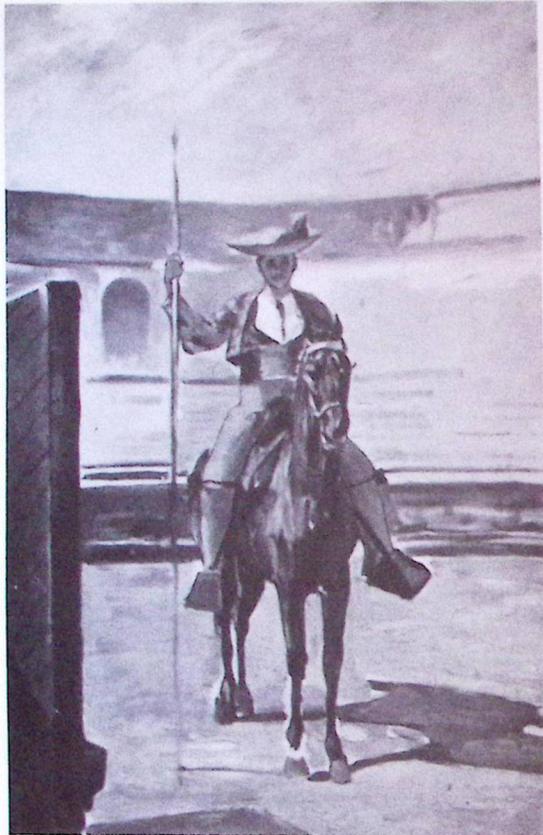
Ses œuvres sont exposées dans la plupart des grands musées européens — et la liste en serait trop longue à aligner ici — mais nous retrouvons ses sculptures et peintures en Belgique soit dans divers monuments érigés, par exemple, à l'Université du Travail de Charleroi ou au Jardin Botanique de Bruxelles, soit dans divers musées comme ceux d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, etc., tandis que l'une de ses sculptures les plus imposantes, son **Monument au Travail** (quatre hauts-reliefs figurant l'eau, l'air, la terre et le



En page de gauche, en haut : le rez-de-chaussée de la maison de Constantin Meunier abrite plusieurs œuvres marquantes du grand peintre-sculpteur.
 En bas : la galerie reliant la maison à l'atelier est tapissée de toiles et de dessins du maître que complètent quelques sculptures dues à son talentueux ciseau.
 Ci-dessus : l'atelier où Constantin Meunier aimait se réfugier fourmille en œuvres caractéristiques de l'artiste.

feu) a été réédifiée à Laeken dans un endroit malheureusement peu propice à le mettre en valeur. C'est toutefois à la maison de la rue de l'Abbaye que nous prenons davantage la mesure de son génie : 170 sculptures, 75 tableaux, 21 aquarelles, 23 pastels et 400 dessins témoignent d'une œuvre gigantesque qu'il poursuivit jusqu'à son dernier souffle...
 Parmi les peintures, aquarelles, pastels et dessins, distinguons, en ce qui a trait aux scènes de la vie familiale, toute la vérité spontanée de **La jeune Communiant**, de **La vieille Commode** et **l'enfant** tout comme son **Portrait de fillette** très réaliste. Du paysagiste vigoureux, nous remarquons **Le vieux Zoute**, **L'Escaut à marée basse** et **L'Inondation** mais on peut leur préférer les paysages industriels plus tardifs — car dégagés de toute influence — comme **Charbonnage la nuit**, **Panorama borain**, **Coron**, **Pays noir** ou **Les**

Toits du Coron, de même que **Les Toits rouges** et **Charbonnage sous la neige**, deux chefs-d'œuvre dans le genre, mais qu'il faut aller voir aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles.
 Quant à la représentation du monde du travail, élisons encore **Les Briquetiers**, **Mineurs à la recette du puits**, **Les Glaneuses**, **Hiercheuse**, **Mineur au pic**, **Puddeurs sortant la loupe**, **Groupe de Verriers** ou **Le Retour des mineurs**, huiles et dessins qui ne sont pas d'un artiste « engagé dans le social » comme, par exemple, Eugène Laermans ou Frans Masereel, mais d'un créateur qui, refusant l'emphase idéologique, disait des travailleurs qu'il interprétait : « *Si je les ai vus comme cela, c'est que je les aimais* », et nous demeurons aussi loin de la peinture officielle que de la peinture académique des « grandes machines » !... D'ailleurs, l'œuvre de Constantin Meunier



Ci-dessus, à gauche : Constantin Meunier : « Le Picador », peinture à l'huile sur toile (90 x 57 cm).
 Ci-dessus, à droite : Constantin Meunier : « La Vieille Commode et l'enfant », peinture à l'huile sur toile (37 x 23 cm).
 Ci-contre : Constantin Meunier : « Les petits voleurs de pommes », peinture à l'huile.

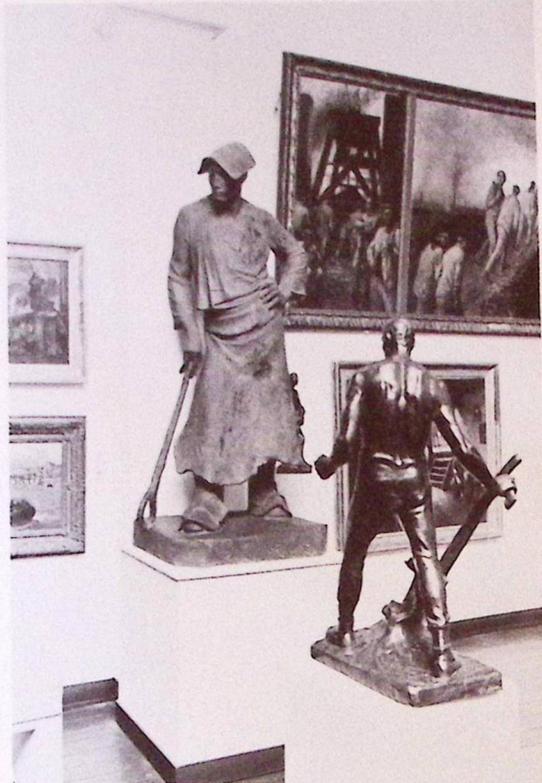
En page de droite, en haut : Constantin Meunier : « Mineur au pic », pastel rehaussé d'aquarelle (84,8 x 66,2 cm).
 En bas : Constantin Meunier : « Mineurs à la recette du puits », peinture à l'huile.



n'est pas brutalement panthéiste et sensualiste comme celle de Jef Lambeaux à laquelle il manque ce « supplément d'âme » que réclamait Bergson à la même époque. Elle ne manque jamais de spiritualité et le peintre lui-même traita nombre de sujets religieux (par nécessité mais aussi par prédilection). A ses tableaux religieux, nous avouons préférer tout de même ses dessins traduisant à merveille toute la grandeur secrète de la vie monastique, inspirés par les séjours qu'il fit notamment à la Trappe : en témoignent des dessins comme **Moine portant un cierge, Moine portant la Croix, Tête de moine en méditation, Moine assis les mains jointes**, etc.

A notre époque, nous admirons le sculpteur tandis que le peintre et dessinateur nous touche davantage. Est-ce dû à notre sensibilité ou bien au fait que l'artiste nous livre davantage son âme comme l'originalité de ses recherches à travers des œuvres moins ambitieuses, moins « officielles » que certaines sculptures ? Et Georges Lecomte, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française, ne s'y trompait pas lorsqu'il préfaça, en 1896, le catalogue de l'exposition Constantin Meunier à Paris, en écrivant notamment : « Et l'on voit que M. Meunier est aussi peintre que sculpteur. Dans ces deux modes d'expression, il a la même aisance, une égale spontanéité. Même si son œuvre de sculpture n'existait pas, M. Meunier serait un grand artiste. »

Ce n'est tout de même pas là une raison suffisante pour diminuer les mérites du sculpteur et Lucien Christophe n'a cessé d'affirmer : « Il a, sculpteur, ajouté aux registres de l'état-civil de l'art des noms qui n'en seront jamais rayés. Dans le mouvement et le destin de la pensée monumentale, il n'est point d'articulation où se découvrent, en même temps que l'esprit d'une époque, les correspondances qui assurent l'unité d'un art à travers les développements que les civilisations lui impriment. L'Abrevoir, Le Marteleur, Le Débardeur, sont des œuvres incontestablement situées, inscrites à leur date, d'une authenticité absolue, mais dans l'instant où nous les saluons comme un avènement, elles



En haut, à gauche : Constantin Meunier : « Un semeur », plâtre.
 En haut, à droite : Constantin Meunier : « Le Marteleur », plâtre ; hauteur 1 m 80 (1886).
 Ci-contre : Constantin Meunier : « Le Cheval de mine », bronze ; hauteur : 84 cm (1890).
 En page de droite, en haut : « Constantin Meunier par lui-même », plâtre ; hauteur : 81 cm (1904).
 En bas : Constantin Meunier : « Le Père Eternel », plâtre.

éveillent en nous le souvenir du miracle grec et de la foi médiévale. Constantin Meunier fut grand en peinture comme en sculpture, mais sa vigueur expérimentale a atteint en sculpture des résultats plus décisifs. C'est là qu'incarnant l'ouvrier, il a pris et exprimé le tout de l'homme, dans sa condition la plus misérable et la plus humiliée et dans sa fierté de conquérant. Et s'il appartient à tous, c'est qu'il a su rester seul, attendre en silence et n'agir que selon sa loi. »

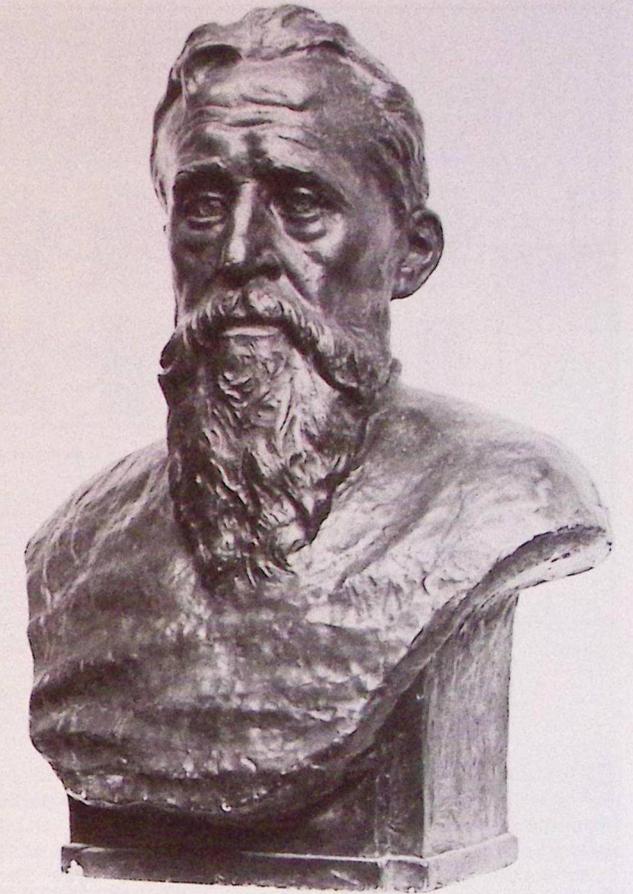
Témoignent effectivement de son génie de nombreuses œuvres exposées dans le grand atelier comme **Le Marteleur**, **L'Homme qui boit**, **Le Supplicié**, **Le Cheval de mine**, **La Douleur**, **La Femme du peuple**, **Juin**, **Le grand Mineur**, **Anvers**, **Le Semeur** ou, encore, ce remarquable autoportrait sculpté au soir de sa vie (1904) lorsqu'il disait modestement : « *Je ne veux revendiquer, au déclin de ma vie, qu'une carrière bien remplie de bon ouvrier et de probité artistique, en y mettant aussi beaucoup de mon cœur.* »...

Bibliographie succincte

- A. Fontaine : **Constantin Meunier**, Paris, 1923.
 Lucien Christophe : **Constantin Meunier**, monographies de l'art belge, Anvers, 1947.
Constantin Meunier, Georges Minne, dessins et sculptures, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles, 1969, catalogue.
 Musée Constantin Meunier : **Catalogue sommaire**, Bruxelles, 1939.
 S. Baudson : **Les trois vies de Constantin Meunier**, Bruxelles, 1979.

Renseignements pratiques

Le musée Constantin Meunier est situé au n° 59 de la rue de l'Abbaye à 1050 Bruxelles. Tél. 02/648.44.49.
 Le musée est ouvert le dimanche de 9 h 30 à 12 h 30 ; les autres jours de 9 à 12 h et de 14 à 17 h ; il est fermé le mardi et le jeudi.
 Visites guidées sur demande à adresser, par écrit, au moins une semaine d'avance.



A Bruxelles

Les hôtels pour voyageurs et leur rôle historique 2

par André HUSTIN

BEAUCOUP d'hôtels bruxellois ayant hébergé des personnages historiques ont disparu. Pourtant, il en reste plus d'un !

Commençons par celui qui servit de décor dans plusieurs films de cinéma : le Grand Hôtel Astoria. Il apparaît, rue Royale, comme une grande dame âgée de 72 ans et qui — par cela même — peut se permettre un certain détachement des choses de la vie.

Sa silhouette massive, son entrée flanquée de colonnes de marbre, son aspect réservé rappellent un peu l'Astoria de Saint-Petersbourg, le Strand de Londres face au club de Winston Churchill ou encore l'Adlon de Berlin. Avant lui, vers 1840, existait au même endroit un relais de malle-poste appartenant à une bicoque occupée par des gendarmes. A portée de voix se dressait une caserne derrière le palais des Etats-Généraux de Brabant (aujourd'hui Parlement belge).

La rue Royale, créée en 1796 le long du parc de Bruxelles, s'arrêtait encore en 1821 à hauteur de la place de Louvain d'où plongeait vers la gauche la rue Montagne de l'Oratoire. La « rue

Royale Neuve » fut cependant prolongée de la porte de Louvain à la porte de Schaerbeek en 1822. Le tronçon compris entre la porte de Schaerbeek et l'église royale Sainte-Marie ne fut bâti qu'à partir de 1842.

C'est à cette époque, alors que la rue de l'Association n'était pas définitivement tracée qu'un certain M. Mengelle y acheta un terrain : entre la rue des Epingles (actuellement rue du Gouvernement provisoire) et la rue de la Sablonnière. Il y fit bâtir une pension de famille en deux corps de logis, séparés par une très large entrée cochère qui communiquait à l'arrière avec l'ancien relais de poste. On retrouve trace de cette pension aux n^{os} 35 et 37 de la rue de l'Association. Cette rue fut équipée en 1876. La pension s'étendit plus tard vers la « rue Royale Neuve » qui s'appela bientôt, plus simplement, rue Royale sur tout son parcours. En même temps se développait le quartier de Notre-Dame-des-Neiges, nom d'un chemin qui joignait le Treurenberg à la Place d'Orange (aujourd'hui des Barricades) en 1830.

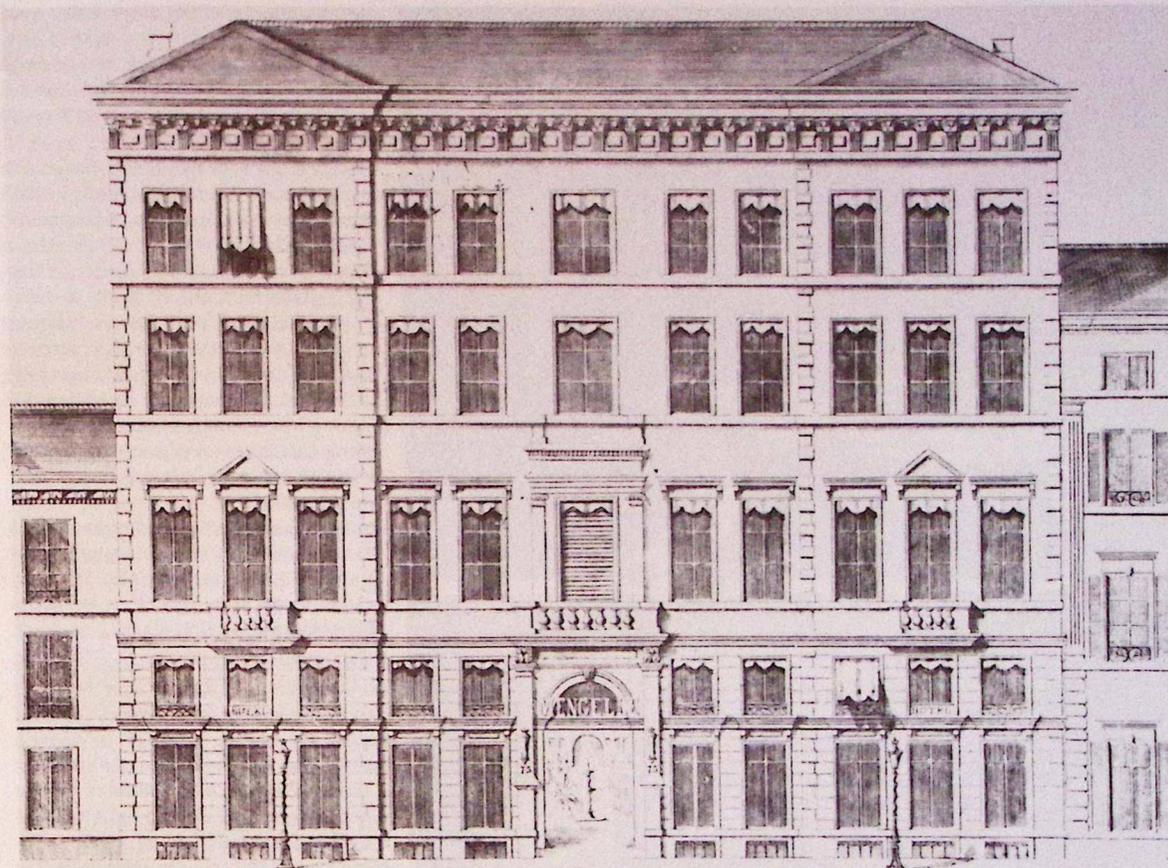
L'hôtel Mengelle déboucha ainsi sur

Royale par une entrée cochère qui doublait celle de la rue de l'Association. L'établissement courait (en 1875) du n^o 71 au n^o 81 (numéros devenus en 1914 les 101, 101b, 103, 103b et 103c). Habitaient dans le même ensemble, comme locataires : MM. H. Dothé, marchand de pianos et A. Cattreux, sculpteur, qui furent remplacés par un chemisier, les sœurs Meurice, marchandes de corsets et d'autres.

Le relais des Devillers

Peu après 1900, M. Mengelle se prit à rêver de rénover la façade de son hôtel, lorsqu'un événement important survint : le mariage de sa fille. Celle-ci allait, en effet, épouser un porte-drapeau du 1er Régiment des Guides. De huit ans son aîné, ce jeune homme s'appela Devillers.

Ce gendre ne risquait-il pas d'être séduit par la carrière des armes plutôt que par celle d'hôtelier ? Une série d'événements allaient guider son choix. Depuis une trentaine d'années, Bruxelles se métamorphosait avec une rapidité stupéfiante. Le voulement de



Ci-dessus : Le premier projet de M. Mengelle qui fut probablement communiqué à la presse en 1906 — mais qui datait de 1900 environ — s'inspirait du style de ce qui existait déjà rue de l'Association. Il comptait un étage de moins que ce que devint la réalité, onze fenêtres par étage au lieu des dix-sept de 1910, pas de colonnes de marbre à l'entrée et pas de balcon au 2^e étage.

Ci-contre : l'hôtel transformé par les Devillers-Mengelle était encore tout neuf lorsque stationnait devant la porte ce taxi « Pipe » modèle 1912 ou 13. Aucun nom ne figurait encore sur la façade. Mais toutes les fenêtres du 1^{er} étage étaient bordées de dentelle à la main !



la Senne, le tracé de boulevards nouveaux du Nord au Midi coupés de places splendides, la construction de la Bourse, du Palais du Midi, du Palais de Justice, du Musée des Beaux-Arts, d'une avenue Louise, d'une (folle) avenue de Tervueren, d'une avenue de Meysse, l'achat de tous les arbres du parc Josaphat et du parc de Woluwe par Léopold II, l'aménagement du Cin-



En haut de la page : le hall construit en 1909 à l'emplacement de la cour de malle-poste était surmonté d'une haute verrière polychrome extrêmement ouvragée. Elle n'a pu être intégralement conservée.
Ci-dessus : une vue sur un des appartements qui n'a pratiquement pas changé depuis... 1910. Devant à droite, l'alcôve.

quantenaire, l'inauguration d'une Poste Centrale, l'ouverture d'une énorme gare de Tour et Taxis, le fastueux anniversaire de l'Indépendance, les créations de La Monnaie, l'apparition de galeries d'art (insignifiantes avant 1890), l'ouverture des Grands Magasins de la Bourse en 1872, de l'Innova-

tion en 1897, du Grand Bazar en 1898 : toute cette œuvre urbaine inspirait les commentaires les plus brûlants, les plus passionnés. Bruxelles, capitale tranquille malgré les émeutes du suffrage universel, petite tête provisoire du Congo, carrefour où se croisaient les grands courants

commerciaux, allait organiser avec l'Etat une Exposition Universelle prévue en 1910, après des discussions épiques à propos de son emplacement au Solbosch, que beaucoup estimaient « au bout du monde » !

L'ancien porte-drapeau du 1er Guides prit alors une lourde décision. Il allait escamoter la « pension Mengelle », l'étendre, la magnifier, en faire quelque chose de comparable à l'Adlon de Berlin, le summum du confort, la fierté d'une ville qui n'avait jamais manqué de courage. Cette cour, où virevoltaient les chevaux ? Il en ferait un hall, un temple, consacré à la réception des nations ! Une fillette, Mademoiselle Suzanne Devillers, en poserait la première pierre quand le printemps chante : le 9 avril 1909...

Cette cérémonie se déroula autour d'une truie dorée en présence de Mme Vve Bertrand Mengelle, M. Maxime Mengelle ainsi que M. et Mme Devillers-Mengelle. C'était un vendredi.

La journée avait été radieuse. Aucune personnalité officielle n'était pourtant venue assister à l'événement : et pour cause. Ce jour-là, en effet, le général Wahis avait passé les troupes en revue à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi Léopold II. Le spectacle avait été splendide. « Le Soir » précisait : « *Les feux du ciel cent mille fois réfléchis par les armes et les équipements semblaient embraser la longue haie de sabres et de Yatagans qui s'étendait tout au long des boulevards extérieurs.* »

Curieux hasard, cet après-midi du 9 avril, l'Ecole Militaire quittait l'abbaye de la Cambre et prenait possession du nouveau bâtiment de l'avenue de la Renaissance : il y avait — exactement — 75 ans que Léopold Ier avait confié au colonel Chapelié la mission de créer l'école belge.

Tout ceci fit presque passer inaperçue l'inauguration du futur Astoria. Mais pour les époux Devillers, l'événement était marquant : on passerait outre désormais à toute solution mineure ! La façade de l'hôtel n'aurait pas onze fenêtres à chaque étage, comme l'avait envisagé M. Mengelle, mais bien dix-sept ! De l'espace, du solide, de l'orgueil, du royal ! Voilà ce que l'architecte Van Dievoet fut chargé d'exprimer

avec force, dans les plus nobles matériaux.

Ainsi fut fait. Ainsi naquit l'Astoria. Son hall de 400 mètres carrés donnait aux hôtes une vision reposante sous une verrière polychrome, entre des murs troués de baies cintrées. Des lustres électriques, parmi les premiers de l'époque du gaz, glorifiaient la magnificence de vingt colonnes corinthiennes. Chauffé à l'eau chaude, l'hôtel jouissait d'une grande attraction : son ascenseur, récemment inventé. Il comptait même deux lifts ! Un petit pour les clients. Un grand pour leur montage de bagages. Cela plut aux voyageurs de l'époque.

Les époux Devillers se retirèrent dès 1920 pour confier la gérance (sans perdre la propriété) à un homme remarquablement intelligent qui allait atteindre la gloire : M. Marquet. D'autres directeurs lui succédèrent, tandis que la dernière descendante des Devillers devenait Madame Goossens-Bara. Depuis 1970, la famille a cédé l'exploitation à la Compagnie des Wagons-Lits (Belgotel).

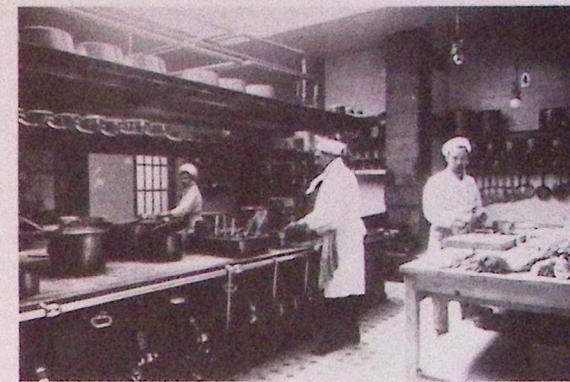
Le choc du présent

Certes, l'hôtel connut des hauts et des bas. Quelquefois un hiatus s'était produit dans les vocations. L'âge a aussi ses impatiences, ses hasards, puis ses fatigues. Dans les années 60, lorsqu'il pleuvait rue Royale, il pleuvait aussi dans l'Astoria. Le toit menaçait ruine. Soixante chambres sur cent durent rester fermées, impraticables.

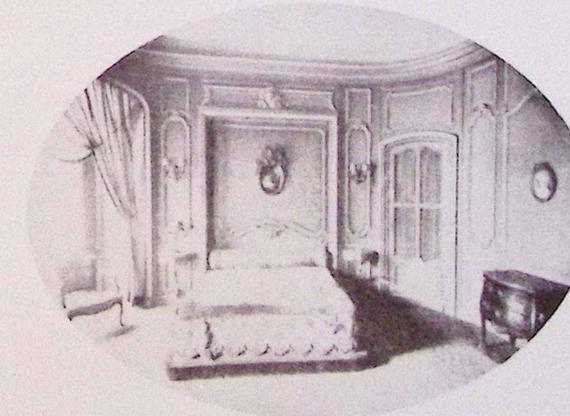
Lorsque le directeur arriva pour la remise à neuf, le réceptionnaire le toisa :

— *Vous désirez, jeune homme ?*

C'est qu'il avait 88 ans le réceptionnaire, ce qui ne l'empêchait pas de flirter avec la secrétaire de réception qui caressait, elle, ses 78 printemps ! Jamais le nouveau directeur ne put inspirer le respect à ce portier qui tenait le grand livre des entrées, fier comme un général d'Empire, depuis... le XIX^e siècle ! Il travaillait de 6 à 20 heures. Quand on tenta — prudemment — de lui faire entendre qu'une prestation de 8 h 30 à 17 heures pouvait suffire, il prit la chose comme un reproche, une injure même. — *Il en est mort*, murmura une femme de chambre.



Ci-dessus : les cuisines d'avant 1914 étaient éclairées au gaz. L'insonnante batterie de 1884 résiste toujours en 1981.
Ci-dessous : l'Aga Khan (titre concédé en 1838) était un homme âgé déjà lorsqu'il descendit à Bruxelles pour la première fois avec sa descendance. A droite, son fils aîné, le nouvel Aga Khan, s'est marié en 1969.
En bas de la page : la dernière « suite royale » n'est pas réservée aux seules têtes couronnées.





L'escalier dérobé, d'une dimension inusitée, réussit toujours son effet architectural.



Winston Churchill vient à Bruxelles en novembre 1945 avec sa fille Mary. Le voici passant devant le « telefoon-téléphone », rue du Fossé-aux-Loups.

Pendant deux semaines — c'est un fait — le personnel porta le grand deuil, tout de noir habillé.

Les clients tenaient à cet esprit-là. Une habituée à qui l'on apprenait qu'un nouveau venu arrivait pour remettre les choses à neuf s'écria :

— *Dieu, c'est la révolution ! Jamais je ne pourrai le souffrir !*

La révolution ne visait pourtant qu'à moderniser la technique en conservant le style des suites, des communs et des chambres individuelles. On décapa, on repolait, on raffermait la verrière, les cloisons, les meubles. Une expédition dans les greniers et ce fut la découverte d'objets qui s'entassaient par vagues successives. On dénicha des ottomanes, des bergères, d'anciens menus (souvent resservis dans la forme), des cartes-vues, des lits à barres de cuivre, de quoi alimenter l'atelier de restauration des sous-sols; de quoi faire revivre un luxe un peu extravagant et aimablement vieux jeu.

Un bar fut monté avec les pièces d'un wagon Pullman de 1910 qui traînait à Ostende...

Si M. Mengelle revenait ? Il retrouverait en fonction sa batterie de cuisine de 1884 et sa fameuse table d'argent, cachée en 1914, puis oubliée pendant plus de cinquante ans et qui vaut maintenant trois millions ! Il reverrait — en service — son adoucisseur d'eau... d'avant 1914.

Après 1920 les thés dansants de l'Astoria virent accourir le tout - Bruxelles. On voulait voir. Et être vu ! Des dîners, des nuits de noces suivaient. Il est arrivé que de vieux amoureux reviennent, trente ans après, retrouvent l'appartement royal et recommencent, comme des fiancés !

De tous les horizons

Pour entretenir, restaurer, il fallait beaucoup de petits francs. On les trouva d'abord grâce au producteur Harry Kummel qui voulait tourner dans les

salons le film « Les lèvres rouges ». S'il avait voulu construire un décor d'époque, il aurait dû payer un demi-million. Il le trouvait ici pour le même prix mais pour autant de mois qu'il le désirait. D'autres cinéastes l'imitèrent.

Parmi la foule des clients célèbres transparait, en figure de proue, l'Aga Khan. Il avait fondé aux Indes une Ligue des Musulmans dont l'union était d'autant plus intime que ses chefs chiites avaient été chassés de Perse. Le patriarche emmenait souvent avec lui le futur Aga Khan.

L'empereur Hiroïto du Japon, pour sa part, descendit à l'Astoria une première fois en 1921 comme étudiant. Lorsqu'il y revint en 1973, il installa nombre de services économiques. Il était d'une affabilité inoubliable et probablement d'une efficacité qui portera à réflexion. Winston Churchill, le lutteur au havane, l'homme du « give us the tools ! » arriva à Bruxelles au début de 1945, peut-être à la demande expresse de

Louis Quiévreux, demande publique rédigée en anglais dans « La Dernière Heure » d'alors.

« Je n'étais qu'une fillette, raconte Mme Goossens-Bara-Devillers et je venais de fabriquer des confetti... J'avais, par mégarde, déposé mes ciseaux dans mon panier de confetti. En passant, Churchill accrocha le panier. Mes ciseaux tombèrent sous ses pieds. Aussitôt, ceux qui veillaient sur lui crurent qu'un engin de terroriste avait été caché dans mes confetti. Je ne fus pas à la fête !

Nous avons aussi gardé le souvenir d'Anastasia, la fille du tsar de Russie qui avait fait la guerre russo-japonaise et avait été massacrée dans les jardins d'Ekaterinbourg avec sa femme et ses jeunes enfants. La princesse promettait une rivière de diamants à ceux qui l'aideraient à reprendre ses biens. Parmi ceux-ci accouraient deux bâtonniers de Liège...

Konrad Adenauer n'a pas manqué à notre palmarès. Nous avons reçu aussi David Ben Gourion, le porte-parole du mouvement sioniste. Il avait fondé une légion hébraïque. Or, au même instant, une de nos chambres était occupée par un chef arabe épaulé de vrais durs.

Nous étions entourés de mitraillettes ! L'enfer au restaurant... vous imaginez cela ? Quel menu ! Autrefois le duc de Wellington aussi était descendu chez nous avec une suite imposante, mais c'était seulement pour visiter le champ de bataille de Waterloo. Un domestique lui servait régulièrement sa rasade de cognac. On m'a raconté qu'on devinait l'illustre descendant de loin. Il n'ignorait pas que mes grands-parents avaient caché dans la cave quelques fameuses bouteilles que « *les uhlands de Guillaume II n'auraient jamais !* »

Aujourd'hui nous offrons le concert les dimanches. Aussi avons-nous été vraiment heureux de voir séjourner ici de grands artistes comme Yehudi Menuhin, David Oistrakh qui était lié d'amitié à Khatchatourian (qui signa aussi notre registre, de même que le pianiste Rubinstein, les acteurs Sacha Guitry, Pierre Fresnay et Gérard Philippe, la vedette aux yeux bleus des galas Kar-senty).

Au cours de la dernière guerre, des officiers supérieurs de la Wehrmacht pri-

rent ici leurs quartiers. Ils avaient tendu dans le salon une grande carte dans laquelle ils piquaient de petits drapeaux. Maman s'amusa plusieurs fois, en leur absence, à déplacer ces drapeaux. Mais, ils s'en apercevaient tout de suite, avec colère. Plus tard, avec l'arrivée des alliés, nous avons vu passer Eisenhower et Montgomery.

Dans ces dernières années ont été enregistrées plusieurs Miss Belgique, le Premier britannique Heath et le général Haig qui est le fer de lance du gouvernement Reagan. Mais nous n'oublierons pas que c'est chez nous que se rassemblèrent d'abord les envoyés de la Chine populaire, rigoureux dans leur uniforme « bleu mao ». Tous, absolument tous, sans femme. Ah, ils ont changé depuis !

La presse ajoutera à ces souvenirs de la « dernière Devillers » la visite à l'Astoria du peintre visionnaire, Salvador Dali. Celui-ci avait convoqué les journalistes rue Royale. Il y fit une entrée grandiose avec sa tête des grands jours : le vaste nez souligné de moustaches noir-jais en crocs verticaux, férocement laqués; et ses yeux en vrille lançant des rayons laser...

— *Pourquoi gardez-vous votre moustache ?* commença un journaliste. Dali prit un temps, puis répondit, très sérieux :

— *Je crois que l'avenir est aux hélicoptères.*

Le peintre espagnol rêvait de rénover les décors de « Carmen » au théâtre de la Monnaie. Il avait de la scène une vision rougeoyante. Beaucoup de sang. Un toréador massacrait un taureau de son épée. Carmen chantait, rousse, flamboyante comme un soleil, surmontée par trois motards pétaradants, diffusant dans la salle leur odeur typiquement madrilène et future.

Dali se situait lui-même dans une loge, accompagné d'un rhinocéros.

— *Pourriez-vous, maître, séparer le réel de l'imaginaire ?*

Il reconnut que c'était là un exercice impossible : surhumain.

Autour de lui, l'Astoria brillait de tous ses feux, l'Astoria qui tirait ses origines d'un relais de poste, d'un corps de garde très modeste touché par la baguette magique d'un grand travailleur.

(à suivre)

(2) Voir début dans « Brabant » n° 4/1981.

Churchill revint pour le plaisir, en septembre 1946. Quittant la rue Royale avec tout son fourbi de peintre, il alla planter son chevalet en amont de la tannerie de Dinant.



Trois prieurés augustins en forêt de Soignes

Groenendaal

Rouge - Cloître

Sept - Fontaines

par Gladys GUYOT,
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

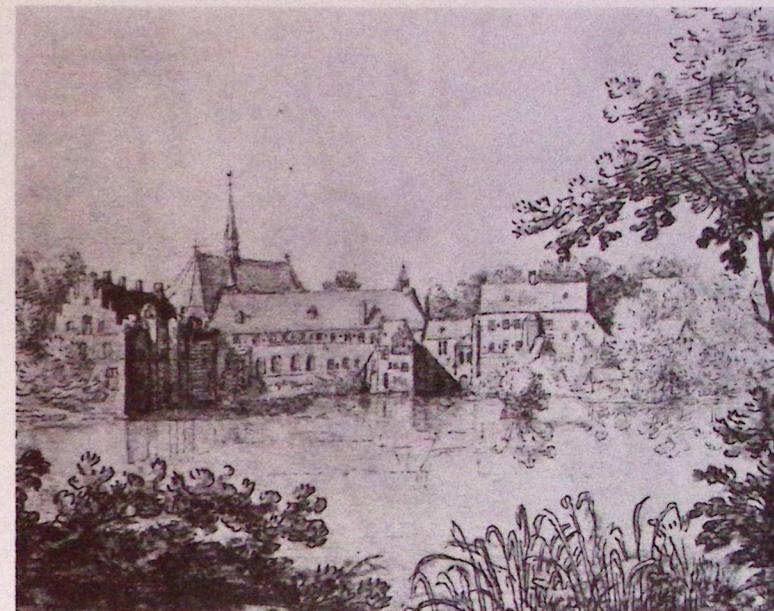


GROENENDAAL, Rouge-Cloître, Sept-Fontaines, noms évocateurs de beauté et de mystique dans la vieille forêt brabançonne. Au centre de vallées aux pentes verdoyantes de hêtres, de tilleuls et d'arbres divers, le long de nombreux étangs, dans une atmosphère de lumière ombreuse, trouée de coins plus clairs, des religieux ont vécu, de la fin du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle, face à Dieu, une vie de solitude, de travail et de prière. Pourtant leur retrait du monde était moins total que l'environnement de leurs monastères n'aurait pu le faire croire. Ducs de Brabant, rois et princes, chasseurs enragés, le troublaient souvent, venaient se reposer et parfois festoyer en ces lieux qu'ils protégeaient d'autre part ; des pèlerins demandaient le gîte ou le couvert ; d'autres cherchaient aide et conseil ; tous, la paix en ces temps de violences, si semblables au nôtre sous ce rapport.

Le bienheureux Jan van Ruusbroec décédé, il y a très exactement 600 ans.

Ces monastères présentent de nombreux points pareils. Leur origine est due à des ermites auxquels s'adjoignirent assez vite des compagnons qui adoptèrent la règle de saint Augustin et s'agrégèrent, au début du XV^e siècle, à la congrégation de Windesheim (près de Zwolle), récemment fondée. Ils furent des centres de littérature religieuse par leurs nombreux écrivains, dont les copistes enlumineurs et relieurs diffusaient les œuvres selon la tradition artistique médiévale. Vivant sous la même règle, leurs membres passaient facilement d'un monastère à l'autre, de même que les prieurs qui restaient, en général, peu de temps en charge ce qui pouvait présenter l'inconvénient de la discontinuité.

Au point de vue temporel, leur situation fut assurée par des chartes de donations octroyées par la duchesse Jeanne de Brabant et son mari, le duc Wenceslas de Luxembourg, et souvent



Le prieuré de Groenendaal au XVII^e siècle, d'après un dessin attribué à Jean Breughel de Velours.

L'Etang du Château, l'un des nombreux plans d'eau qui enjolivent le site aujourd'hui partiellement défiguré de Groenendaal.

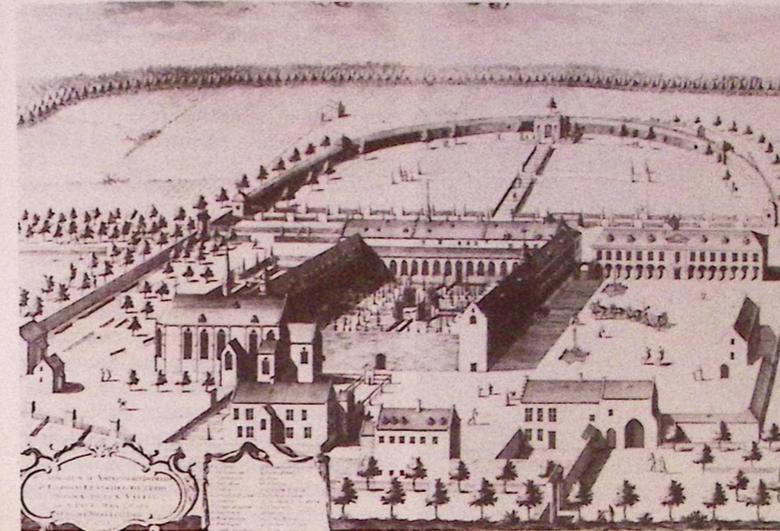




augmentées et confirmées dans la suite. Ces actes leur accordaient, outre des fermes et terres, le droit de pâture et de ramassage de bois mort dans la forêt, ce qui donna d'ailleurs lieu à des contestations de part et d'autre. Les prieurés se distinguèrent des anciennes abbayes par un domaine plus restreint et des bâtiments plus modestes qui connurent, au cours des siècles, les destructions et ravages habituels avec parfois la dispersion des chanoines : guerre des Flamands contre l'archiduc Maximilien en 1488 ; troubles politico-religieux de la fin du XVI^e siècle ; guerres contre la France au XVII^e ; suppression par Joseph II en 1784 ; reprise précaire en 1789 ; suppression définitive par les révolutionnaires français en 1795-96, suivie de la vente des biens nationalisés et de la disparition ou transformation des bâtiments.

Des causes plus profondes et complexes interfèrent les unes sur les autres dans la fondation des monastères. La spiritualité du XIV^e siècle a été davantage marquée par l'influence de saint Augustin et de saint Bernard, plus affective et intuitive, que par celle de saint Thomas, plus intellectuelle. La philosophie nominaliste, pour laquelle les concepts abstraits ne sont que des signes de la réalité, inaugura la séparation entre la foi, qui adhère à la vérité révélée, et la science qui peut atteindre directement les réalités sensibles par l'observation et l'expérience. Cette rupture, encore à ses débuts et souvent inconsciente, provoqua celle entre la théologie spéculative et la spiritualité vécue. A ces causes d'ordre philosophique s'ajoutèrent celles de la conjoncture historico-religieuse de l'époque. Comme à chaque crise de la Chrétienté, un mouvement érémitique, accompagné du retour aux sources de la vie monastique, se fit jour au XIV^e siècle en réaction contre les moines relâchés ou gyrovagues. Et comme au XI^e siècle, les nouveaux religieux cher-

En haut : l'ancien logis du dernier prieur de Groenendaal remonte à la fin du XVIII^e siècle, mais fut transformé par la suite.
Au centre : vestige de l'église conventuelle de Groenendaal.
En bas : Groenendaal : ferme datée de 1743.



A. Sanderus : le Prieuré de Rouge-Cloître, extrait de « Chorographia Sacra Brabantiae », 1727.

Emile Wauters : « Le peintre Hugo van der Goes au couvent de Rouge-Cloître » (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique).



chèrent la paix et la solitude dans des endroits écartés à la fois des villes bruyantes et des anciennes abbayes plus ou moins en décadence. Les bois et les zones incultes — la brousse dirions-nous — leur paraissaient les plus accueillants à la quête de Dieu, d'autant plus que les luttes provoquées par le Grand Schisme d'Occident (1378-1417) souillaient le visage de l'Eglise et inquiétaient beaucoup de ses meilleurs fidèles. La clôture fut même instaurée dans la première moitié du XV^e siècle pour mieux assurer le retrait du monde, mais elle fut définitivement abandonnée en 1635.

Dans la ferveur des débuts, les prieurés soniens fondèrent des couvents, notamment plusieurs de femmes surtout dans la partie néerlandophone des Pays-Bas. Leur population moyen-



Ci-dessus : la Maison de Savoie remontant à 1535 servit, au XVIII^e siècle, partiellement de quartier au prieur de Rouge-Cloître.

Ci-dessous : cette ancienne dépendance du prieuré de Rouge-Cloître fut très bien restaurée ; elle abrite, de nos jours, le « Centre d'Art de Rouge-Cloître ».



ne comprit entre 20 et 30 chanoines qui, au XVI^e siècle, subirent l'influence de l'humanisme ou se laissèrent trop souvent envahir par une certaine vie formaliste et routinière, selon la courbe habituelle, sinon fréquente, des ordres religieux dans l'Ancien Régime.

Groenendaal

Situé à l'Est de la forêt, le prieuré abritait, en 1343, trois prêtres de Sainte-Gudule à Bruxelles qui avaient repris un ermitage. C'étaient les chanoines Frano van Coudenberg, du lignage de ce nom, Jean Hinckaert, et le chapelain, Jan van Ruusbroec, natif de ce village brabançon, et dont le souvenir se retrouve partout à Groenendaal. Prieur de la communauté, il le resta jusqu'à sa mort, le 2 décembre 1381. Dans la lignée des auteurs spirituels rhénans, Eckhart et d'autres, des cisterciennes Béatrice de Nazareth, Lutgarde d'Aywières, de la béguine Hade-wijck, pour ne citer que les plus connus, Ruusbroec écrivit, en néerlandais, sa doctrine et ses expériences de contemplatif. Il le fit dans la tradition spéculative de ses devanciers, mais avec l'accent vécu et personnel de ce qu'il parle et qui lui attira de nombreux disciples et visiteurs. Parmi ces derniers, Geert Groote († 1384), les chartreux de Hérinnes à Lennik-Saint-Quentin, les « Riches Claires » de Bruxelles, des ermites de Cologne, le mystique allemand Tauler, des moines de l'abbaye de « Ter Doest » en Flandre maritime, etc. Et autour de lui, dans son rayonnement immédiat, plusieurs de ses religieux furent des contemplatifs, comme Jan van Leeuwen, « le bon cuisinier » († 1374), Jan van Schoonhoven, Henri Pomerius (Uten Bogaerde), Godefried Wevel, etc. Ces derniers sont, avec Geert Groote et Florent Radewijns (1350-1400), à l'origine du courant de la « Devotio Moderna », base de la spiritualité de la congrégation de Windesheim, dont Groenendaal fit partie en 1412, et qui peut se résumer dans les trois attitudes : « Swijgen-wijken en duiken » (Silence-Retraite-Humilité). Courant assez individualiste, plus psychologique et moralisateur que spéculatif, mais alimenté par un profond christocentrisme que l'on retrouve dans « L'Imitatio Christi ».

Après cette période de ferveur rayonnante, le XVI^e siècle connut un certain relâchement. Pourtant Philippe II séjourna à Groenendaal du 10 novembre au 28 décembre 1558, et le duc d'Albe durant la Semaine sainte de 1566, mais en 1568, les chanoines durent se disperser parce que Guillaume d'Orange occupait la forêt; aussi le couvent fut-il accablé de dettes. Restauré et embelli grâce aux Archiducs, il participa, en 1618, à la fondation du collège de Windesheim à Louvain. Comme dans la plupart des monastères contemporains, les religieux étaient originaires de la bourgeoisie bruxelloise. Il y en avait 22 en 1784 et 14 à la suppression définitive de 1795.

Les remarquables bâtiments disparurent progressivement. Actuellement, il ne reste plus que le quartier du dernier prieur, construit au XVIII^e siècle ; sous le nom de « château de Groenendaal », il a perdu beaucoup de son cachet classique. A quelques mètres, en contrebas, une grande bâtisse dégradée est le vestige d'une chapelle et, en face, une jolie ferme porte le millésime 1743, tandis que devant la route, le 23 juin 1981, a été inaugurée, sur un socle de calcaire, une table d'orientation en bronze, portant le plan terrier et une vue du prieuré au XVII^e siècle. C'est un peu plus loin, le long des étangs et dans la forêt que Ruusbroec et ses frères semblent encore présents. Du « Ruusbroecbank », sur un monticule, la vue plonge sur l'étang, dit de « Charles-Quint » où de paisibles pêcheurs rappellent ceux de jadis. Un peu plus loin, une chapelle rustique est dédiée à saint Corneille, d'où rayonnent des sentiers vers le tilleul et les ruines de la chapelle de Ruusbroec. Là, l'iconographie l'a représenté écrivant et priant, à l'ombre des arbres.

Rouge-Cloître (Roodeklooster)

Les premiers ermites quittèrent la vallée, dite « Bruxkens Cluse », (Petit Pont) pour un endroit moins humide, « beneden den Clabotsborre » où ils construisirent un modeste couvent, recouvert d'un enduit de tuiles pilées, d'où son nom. En 1373, les religieux adoptèrent la règle de Saint Augustin et la nouvelle église fut érigée par l'architecte Adam Gherijs, dont la belle



Ci-dessus : cette élégante construction carrée, agrémentée d'un pignon à redents, est sans doute le bâtiment le plus caractéristique de la ferme de l'ancien prieuré de Rouge-Cloître.
Ci-dessous : les étangs de Rouge-Cloître restent l'un des rendez-vous favoris des pêcheurs.



Pierre tombale, en style brabançon ; réaliste, est dans le chœur de l'église Notre-Dame de Vilvorde. A la fin du XIV^e siècle, les chanoines exploitèrent une carrière de pierres avec lesquelles ils édifièrent le mur d'enceinte, encore partiellement existant, et d'autres bâtisses. Au XV^e siècle, la bibliothèque était réputée ainsi que plusieurs écrivains : le chroniqueur Jan Gielemans, J.B. Schoof, Egide de Wilde, Gilles de Roy, etc. Hugo van der Goes aurait été accueilli comme frère convers de 1476 à 1482. En 1526, le monastère compta 56 membres, chiffre record ; en 1784, 23 et 3 convers et en 1796, 9 religieux seulement.

Au XVIII^e siècle, les bénédictins mauristes, Martène et Durand, en quête de manuscrits, dirent de Rouge-Cloître : « C'est une des plus belles maisons de chanoines réguliers, les grands cloîtres voûtés, le réfectoire orné de tableaux des meilleurs maîtres et de vitraux peints avec délicatesse ; la bibliothèque contenant un grand nombre de manuscrits, les chanoines avaient autrefois la clôture comme les chartreux ». De tout cela il reste encore plus de vestiges que dans les autres prieurés. On y descend par une ravissante route boisée en lacets et l'on y pénètre par une arche de pierre enjambant une rivière sur laquelle se situait le moulin à eau encore intact. Dans l'enceinte, la « Maison de Savoie », datant de 1535, abritait un long réfectoire et la salle du chapitre, à l'arrière, une des quatre galeries voûtées du cloître gothique, actuellement muré. Au XVIII^e siècle, elle servit partiellement de quartier au prieur et fut surmontée d'un fronton triangulaire à l'œil-de-bœuf également muré. A l'angle le plus visible, une plaque de bronze résume la biographie d'Hugo van der Goes. Les principaux bâtiments de la ferme sont groupés au Nord-Ouest du cloître. Ce sont, formant coin, la belle construction carrée, à un étage sous un très haut toit d'ardoises à trois versants, supportés par des modillons en chêne, et dont la partie inférieure, divisée en quatre arcades, servait, à l'avant, de remises, et, à l'arrière, de maison au censier. Cette partie là, à l'étage, est éclairée par deux fenêtres rectangulaires ayant conservé la croix de leurs

meneaux, et par une lucarne étroite et allongée. Au Nord, le pignon à redents témoigne de l'architecture brabançonne, à la fois robuste et élégante. Dans le prolongement, un bâtiment a été très bien restauré en style classique et pierres gréseuses couleur miel ; il abrite le « Centre d'Art de Rouge-Cloître ». A l'arrière, on aperçoit, à mi-pente, quelques constructions anciennes, dont deux contreforts en briques genre espagnol. Une courte allée de vieux tilleuls conduit à la sortie, marquée, d'un côté, par une partie du mur de clôture où l'on a accolé une pierre gravée aux armes du prieuré : « En chef, trois hermines l'une au-dessus de l'autre entre des bandes parallèles, et en pointe, une fleur de lis sur fond uni », avec la devise : « Fructibus alor » (Croître par les fruits). Les nombreux étangs, quinze autrefois, qui enserrant Rouge-Cloître entre les grands hêtres de la forêt et des perspectives de verdure font de ce site une oasis de paix et de poésie.

Sept-Fontaines (Zeven Borren)

Au Sud-Est de Bruxelles, dans un environnement de collines boisées et d'eaux jaillissantes, le prieuré naquit d'un ermitage dont Gilles Breedijck, chapelain de la collégiale Saint-Pierre à Anderlecht fut le premier prieur en 1389. Il le quitta en 1415 pour fonder le prieuré de Bois-Seigneur-Isaac. A l'instar des autres couvents de Saint-Augustin, Sept-Fontaines connut une ère de prospérité au XV^e et au début du XVI^e siècle ; il eut des écrivains et artistes comme Egide van der Eecken, enlumineur de talent, Jacques van Habeeck, épistolier, Ambroise Pontanus, dont le manuscrit de l'« *Historia Nemoris Soniae* » disparut dans l'incendie de la bibliothèque en 1557. Au XVII^e siècle, parmi les visiteurs princiers, l'infant-cardinal Ferdinand d'Espagne fit une visite impromptue à Sept-Fontaines par un après-midi d'automne 1639. En chasseur émérite, il força un cerf, d'une grandeur remarquable, à se jeter dans le « *Vetvijver* » où la bête se laissa capturer. Le prieur, Marc Mastelin, fils d'un médecin des Archiducs, le complimenta et lui offrit une collation que l'infant accepta. On dépeça le cerf dans la grande cour du couvent, le prince s'en réserva une cuisse et don-

na le reste à la communauté, puis il repartit pour Bruxelles.

La ferme la plus importante du prieuré, « *Tout-lui-Faut* » ou « *Hof te Blaervelt* » sur le territoire de Braine-l'Alleud, fut souvent victime de faits de guerre. Elle comptait, en 1749, 163 bonniers (± 163 ha) de prés, labours, bois et bruyères. Le fermier (« *pachter* ») avait le droit de faire paître un nombre déterminé de têtes de bétail dans la forêt, d'y couper du bois à brûler contre lequel il devait fournir des bottes de paille au couvent ; il recevait cent pintes de « *bière forte* » et un fût de « *bière légère* » d'une cuvée de la brasserie conventuelle et 15 carpes pendant le carême ; en compensation, il fournissait, tous les ans, 200 lv. de beurre et 100 pots de crème ; à Pâques, des fromages blancs pour la préparation des flans (« *vlaaien* »), comme on en voit dans le tableau des « *Noces* » de Bruegel, les blancs au seul fromage, les jaunes avec des œufs ; enfin des navets avec des pintes de lait qui étaient alors l'équivalent des pommes de terre. Suivant une ancienne coutume, la fermière ou censière invitait tous les ans la communauté à venir dîner chez elle. Cette « *récréation* » réunissait, en général, une dizaine de religieux.

Le 14 avril 1784, les 21 religieux et un novice reçurent l'ordre de se disperser malgré leurs supplications. Tous choisirent la pension allouée par le gouvernement et rentrèrent dans le monde. Le curé de Rhode-Saint-Genèse nota dans son « *Journal* » le triste départ des chanoines qui faisaient quatre fois par semaine l'aumône à la porterie, priaient, travaillaient et aidaient les curés voisins.

Le site n'a pas tellement changé depuis jadis. La perspective des étangs qui se suivent donne, au Sud, sur une jolie maison de campagne, tache rouge dans la verdure. Son seul étage est coiffé d'un grand toit à modillon, que domine, à une extrémité, un clocheton et sa cloche. Le rez-de-chaussée conserve, par quelques arcades en anse à panier, le souvenir du cloître, dont il constituait un des côtés. Le reste a été aménagé en pelouses et parterres de fleurs, et une barrière en fer reposant sur de petits piliers en pierres en marque l'extrémité. Près de là, l'ancienne

ferme conventuelle, encore en exploitation, est délimitée par une partie de l'ancien mur de clôture ; ses bâtiments datent de 1750 et sont disposés en fer à cheval. La grange, aux arcades simulées, est suivie de l'habitation à l'élégante porte en pierre bleue sculptée et aux jolies fenêtres à arcs surbaissés, également en pierres bleues. Un long bâtiment, à toit coupé et à corbeaux en chêne, joint celui de l'ancienne boulangerie, restaurée en 1775, et devenue une écurie.

300 hectares sur 400 environ du domaine classé des Sept-Fontaines viennent d'être vendus à « *L'Agence Immobilière Belge* », mais le château et la ferme restent à leur propriétaire actuel. Pourvu que l'aspect actuel soit conservé !

Conclusion

Les trois prieurés soniens, nés au XIV^e siècle du désir de Dieu, cherché dans la solitude, furent des centres de spiritualité qui rayonnèrent dans les nombreux monastères de leur ordre et parmi une élite de chrétiens laïcs. Leur ferveur retomba peut-être à partir du XVI^e siècle mais le témoignage des curés contemporains continua à plaider en leur faveur. Ils marquèrent profondément la Chrétienté dans les Pays-Bas au déclin du moyen âge. Ils sont encore maintenant des lieux privilégiés de poésie et de paix.

Orientation bibliographique

S. AXTERS, *Geschiedenis van de vroomheid in de Nederlanden*, t. III, Anvers 1950-56, 3 vol.
Dom. J. LECLERCQ, *La Spiritualité du Moyen Age*, Paris, 1961.
Monasticon Belge, t. IV, 1970.
SANDER PIERRON, *Histoire de la Forêt de Solgnes*, t. III, s.d.
C. THEYS, *De afschaffing van het Augustijnenklooster van Zevenborren te Sint-Genesius-Rode*, in *Elgen Schoon en de Brabander*, t. 26, 1943, p. 157-163.

En haut : le site magnifique des Sept-Fontaines évoque, à maints égards, certains paysages ardennais.

Au centre : ravissante maison de campagne élevée à l'emplacement du cloître du prieuré des Sept-Fontaines.

En bas : l'ancienne ferme conventuelle des Sept-Fontaines est toujours en exploitation.



Les châteaux disparus de Limelette



par Jean ALEXANDRE

PAS moins de cinq seigneuries se sont partagé dans le passé le territoire de Limelette, petite commune désormais rattachée à la commune « fusionnée » d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, et située sur la Dyle, à une lieue en amont de Wavre. On est porté à faire un rapprochement entre le caractère dispersé de l'habitat et la division féodale de l'ancien territoire. Deux d'entre ces seigneuries avaient la part du lion dans ce morcellement : elles formaient chacune ce qu'on appela les moitiés de Limelette, les trois autres, la

Motte, Pont et Braye ne couvrant que des parcelles réduites.

Rien de surprenant à ce que ces seigneuries furent réunies au cours du XVII^e siècle. Le plus souvent, leurs titulaires porteront le nom de « seigneurs de Limelette » sans qu'on pût, fort fréquemment, sur base d'archives, déterminer quelle était leur exacte juridiction. Il faut donc, pour débrouiller cet écheveau, se rapporter à l'étude généalogique des différentes familles seigneuriales.

Dès le début du XIII^e siècle, le nom de

Limelette apparaît au niveau seigneurial, ce fief étant associé le plus souvent à d'autres dans les suzerainetés ou vassalités décrites. Ainsi, les activités des diverses familles féodales de Limelette sont-elles liées notamment aux abbayes de Nizelles, de Wauthier-Braine, de Bonne-Espérance et d'Aulne, au château de Manage, à une cour censale sise à Wauthier-Braine, etc. Les Limelette du XIII^e siècle semblent avoir reconnu divers suzerains : le duc de Brabant pour une dime, le seigneur de Wavre pour une autre dime et certains autres biens, le seigneur de Boutersem, le seigneur de Grez, etc.

La « première moitié »

C'est à coup sûr, au niveau des noms, la plus importante des seigneuries de Limelette.

Dès le XIV^e siècle, on a la liste complète des titulaires de ce fief. Ces premiers seigneurs portent souvent le surnom redoutable de « Brise-Tête ». Ils servent le duc de Brabant. C'est le cas de Robert Brise-Teste de Limelette, qui combat à Bastweiler (1371) sous la bannière de Clutinc, bailli du Brabant wallon. L'une de ses filles, Isabeau, dont l'un des fils présomés, Pierre de Bonlez, fera en 1437 le relief d'une partie de Limelette, fit don à l'abbaye de Gembloux d'une maison et sept bonniers de terres, dites **terre de Nizelles**, pour le repos de l'âme de son mari et de celles de ses parents. On connaît le sceau de Robert Brise-Tête (1).

La version la plus commune rapporte que le partage de la seigneurie en deux moitiés se serait fait du vivant d'Englebert de Limelette, autre enfant de Robert Brise-Tête. Un autre de ses fils (Jean) aurait par ailleurs épousé une demoiselle de la Cour de Brabant. Le fief de la « première moitié » revenant aux descendants d'Englebert, on voit les dépendances seigneuriales de la famille s'étendre dans le Cambrésis. En 1500, la « première moitié » devient fief des Ursel directement apparentés aux premiers seigneurs de Limelette (2). Cette famille, issue des Schets, bourgeois d'Anvers, avait donné des bourgmestres à cette ville. Ducs à partir de 1716, ils s'allieront à de nombreuses familles illustres, occupant aujourd'hui encore une place insigne

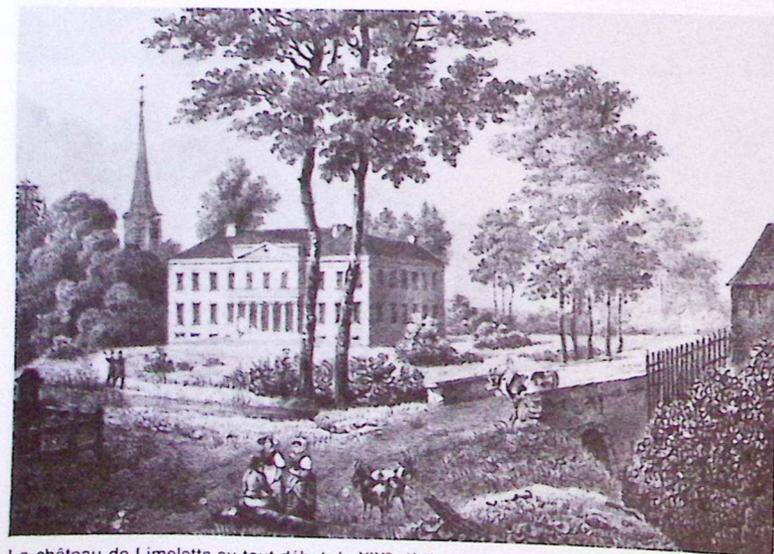
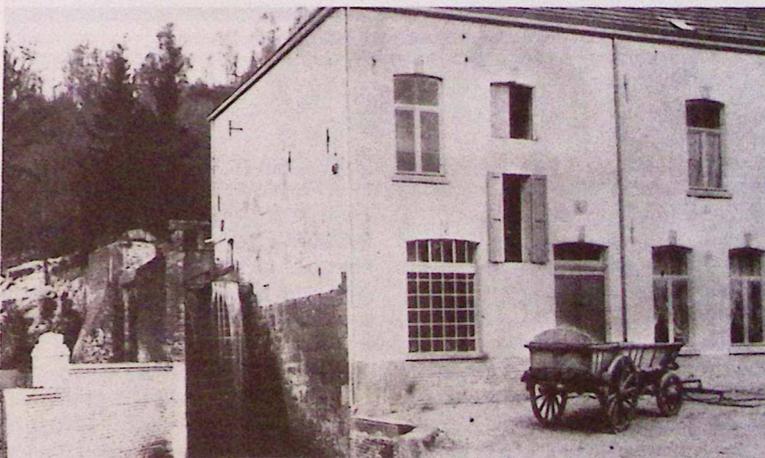
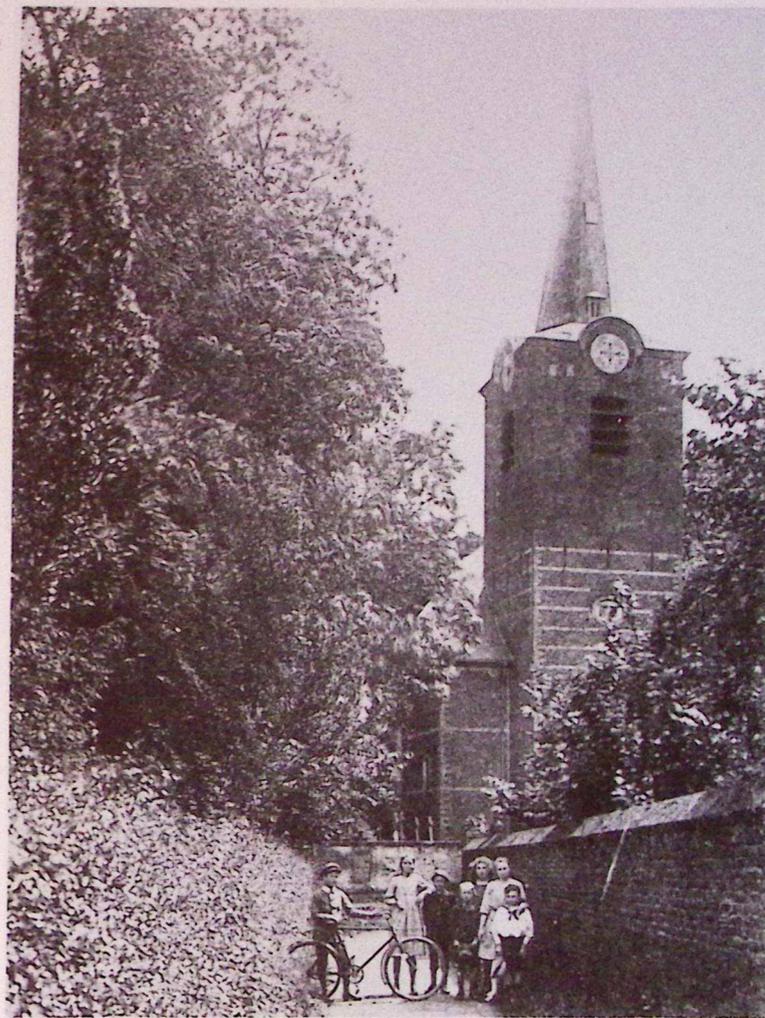
dans le landerneau belge. Cependant, dès 1586, le fief de Limelette est transmis par mariage aux Favelli ou Fauveau, famille patricienne de Namur. Cependant une branche cadette Ursel conserve le fief dénommé **Del Porte** jusqu'aux deux mariages successifs de Jeanne d'Ursel, le premier avec Jérôme de Nobili, écuyer d'origine italienne, capitaine d'une compagnie wallonne libre au service du Roi de France, et qui trouve la mort au siège de Grave, sur la Gironde, dont il est ingénieur des fortifications. Les Nobili sont apparentés aux Waha, et Jeanne de Nobili, fille aînée de Jérôme, va faire rentrer le reste de la « première moitié », tombé en des mains étrangères — à la famille — sous la coupe des héritiers légitimes des Ursel. Restée sans descendance, elle dispose de ses biens en faveur de ses neveux, qui sont de la famille flamande d'Udekem (seigneurs de Guertechain).

Les d'Udekem vont lentement recomposer, au XVIII^e siècle, le domaine de Limelette. L'un d'eux (Charles-Ghislain) fut grand forestier du Brabant. Le comte de Limminghe, en 1775, tranche les débats antérieurs en sa faveur et fait ériger la seigneurie en baronnie. Finalement la terre de la « première moitié », dont le château, assez petit, subsiste jusqu'à un bombardement aérien d'avril 1944, qui l'anéantit complètement (3), nous offre au cours des temps quelques vues et quelques cartes qui aident à se faire du domaine et de la demeure une assez juste idée. Très largement rénovée, d'une manière qui n'était cependant pas du meilleur goût, nous en avons des représentations qui datent du début du siècle, la dénommant château Crombez, du nom de son propriétaire d'alors.

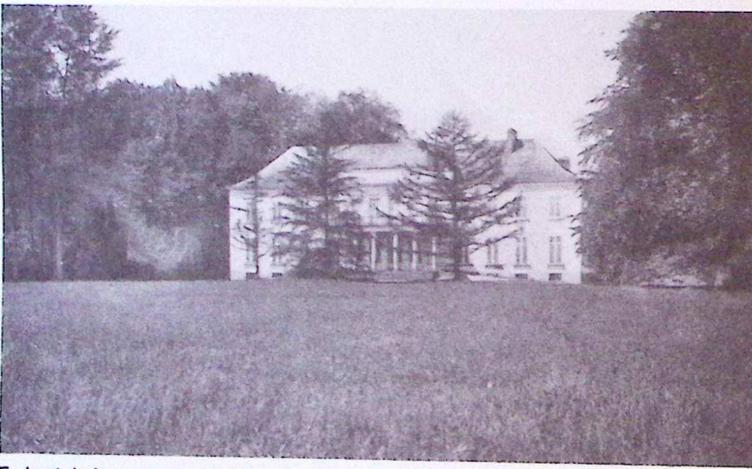
La « deuxième moitié »

Si un seul château pare Limelette de ses grâces et de ses fastes, il faut mentionner les « arrière-fiefs », et en premier, ce que les « actes de relief » désignent sous le nom de « la moitié de la seigneurie », sauf la haute justice (4),

En haut de la page : l'église de Limelette (détruite par les bombardements de 1944).
Ci-contre : l'ancien moulin à eau de Limelette.



Le château de Limelette au tout début du XIX^e siècle.



En haut de la page : un site fort transformé : l'avenue du Try à Limelette.
 Ci-dessus : le château Crombez très remanié, tel qu'il apparaissait à l'aube de ce siècle.

la maison, etc... ; celles-ci restaient l'apanage du suzerain, soit le duc ou bien le seigneur du fief principal. Cette « deuxième moitié » est d'abord détenue par ce qu'on appelle la branche de Costin de la maison de « Limelette ».

Ce nom de Costin est une déformation de Constant (ou Constantin), fils de Jean, titulaire de la « première moitié », et lui-même fils d'Englebert, que nous avons rencontré plus haut. Ce

Costin occupe à la fin du XV^e siècle des charges publiques importantes. Anne de la Haye, sa petite fille, porta le fief familial et celui de Louvranges, par mariage, dans la famille de Glymes (1519). Le premier seigneur de Glymes rendit ainsi hommage à Paul d'Ursel.

Vers 1641, la « deuxième moitié » revient au fief principal. Et tous les droits s'éteignent avec Charlotte de Glymes, dont le mari renoncera à tous les droits qu'il tenait du chef de sa femme, sur

les seigneuries annexes de **Pont** et de **Braye**, dont nous sommes ainsi amenés à parler.

Les seigneuries annexes de la Motte, Pont et Braye.

Ici, l'on possède très peu de renseignements sur les titulaires et les apanages des différents arrière-fiefs seigneuriaux de la paroisse. Tout au plus sait-on que **Pont** s'étendait aux environs immédiats du pont sur la Dyle, donc à proximité du château, que **Braye** formait le bois de Braye, actuellement appelé le bois de Quewées, dans la corne sud-est du village et enclavé entre Limal et Ottignies.

La seigneurie de **La Motte** est souvent citée dans les anciens documents sous le nom de seigneurie « **del Motte et Jauche à Lymelette** ».

Adrienne de Glymes et son second mari, Adrien d'Estournel, furent les derniers possesseurs de La Motte et Jauche, qu'ils cédèrent à la fin du XVII^e siècle à l'avocat Thomas Chauffoureaux, fils de Jean, bailli de Limal.

On dénombre dans les archives historiques six à sept tenanciers de la seigneurie du **Pont**.

Quant à la seigneurie de **Braye**, elle était fief des barons de Jauche, ce qui est sans rapport, semble-t-il, avec les dénominations de La Motte. L'histoire des « reliefs » de Braye apparaît comme particulièrement compliquée.

Notons, pour terminer, que Gentinnes et Villeroux, et quelques fiefs sous litre, étaient venus enrichir le patrimoine des seigneurs de Limelette par l'achat qu'en fit Jeanne de Nobili en 1645.

La petite histoire récente et une « série noire »...

Notons que le château de Limelette avait fait l'objet d'un don, en 1925, aux Hospices civils de Bruxelles (5). Mais, malgré sa disparition lors des bombardements de la Deuxième Guerre Mondiale, il est en fait faux de dire qu'à l'époque récente, la petite localité des bords de Dyle ait été dépourvue d'autres demeures seigneuriales. Malheureusement toutes sont assez récentes, et toutes ont été détruites, soit par la guerre, soit par le feu.

De toutes les communes du centre du Brabant Wallon, Limelette est sans doute celle qui a le plus souffert à la

fois des déprédations de guerre et de la gigantesque mutation dans laquelle nous entraîne le XX^e siècle. C'est notamment à ce sujet, comme le signale un édile local, « la disparition relativement rapide des petites fermes, et plus particulièrement des foyers où l'époux exerçait un travail extérieur (non agricole) et où l'épouse s'occupait de quelques vaches laitières, (...) la construction de maisons sociales en nombre relativement important, (...) la création d'une infrastructure routière non négligeable, (...) l'installation du campus universitaire de l'U.C.L. à Louvain-la-Neuve, (...) la rentabilisation accélérée de nombreux terrains cultivés, admis comme lotissements », et — last, but not least — « la localisation de Limelette à moins d'une demi-heure en train ou en voiture de Bruxelles »...

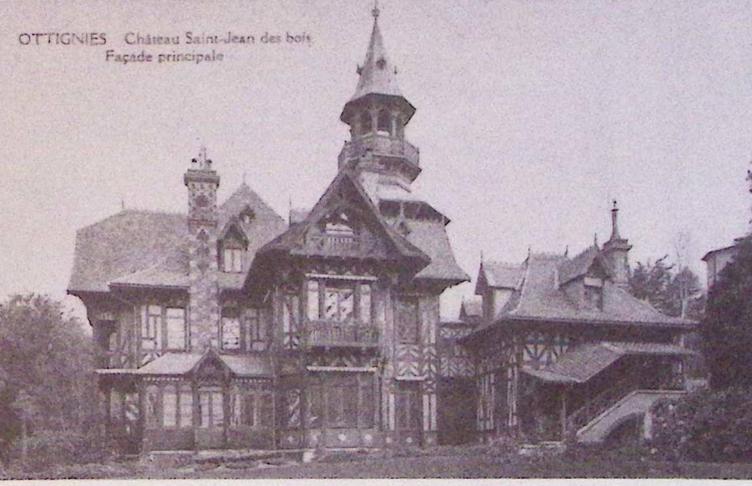
Néanmoins citons ces châteaux, qui sont plutôt des manoirs, que les violences de notre siècle ont fait disparaître : — Le château Xavier-Charles, qui se trouvait plus ou moins entre la Dyle et l'actuelle église Saint-Géry, démoli en 1935 ;

— Le château Crombez qui est en fait l'ancien château des seigneurs de Limelette (5) ;

— Le château Becquet, détruit par le même bombardement aérien du 20 avril 1944, et qui se trouvait dans le centre de Limelette ;

— Le château Jurdant, qui se trouvait à l'orée du bois de Tirimont, et qui fut incendié le 31 juillet 1944 par l'occupant nazi ou par des Belges à la solde des Allemands.

La série noire se termine avec le dernier survivant : le château Saint-Jean des Bois brûlé corps et biens dans les premiers jours du mois d'août 1975. Il ne fallut pas une heure pour que ce château, entouré de quarante hectares de bois, fût complètement anéanti. Bâti en 1877, il dominait la vallée de la Dyle, non loin du site de Louvain-la-Neuve. Deux autres monuments n'ont pas eu plus de chance : l'église Saint-Géry (6) dont nous avons dit qu'elle accompagna le sort funeste du château Crombez — elle était, dit-on, très jolie — et la ferme au Broux, qui jouxtait le château Becquet, et fut avec lui complètement démolie lors du bombardement aérien du 20 avril 1944.



En haut de la page : le château Becquet à Limelette, avant sa disparition.
 Ci-dessus : le château Saint-Jean des Bois avant l'incendie.

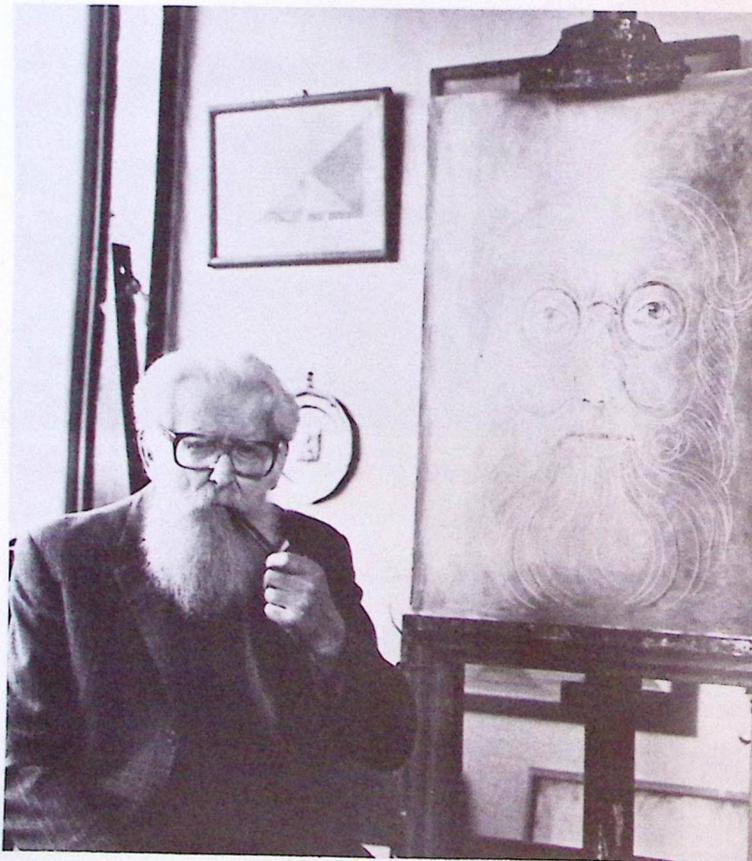
(1) Aux Archives Générales du Royaume (sceau n° 25679, 1374, v. frontispice).
 (2) Paul d'Ursel, qui hérite de la seigneurie le 4 juin 1500, est le demi-frère de Gilles de Brochoven, tous deux fils de Jeanne, elle-même petite-fille d'Englebert.
 (3) Ainsi que l'église de Limelette, ancienne chapelle castrale.
 (4) Tous les actes féodaux réservent la haute justice à la maison principale, sous la juridiction du duc de Brabant.
 (5) « Après avoir appartenu à M. Georges Crombez († 1915), qui les légua à l'Etat belge, la terre et le château de Limelette redevinrent, en 1919, propriété de M. Henri Crombez et furent acquis par les Hospices

civils de Bruxelles en 1925 » (Ch. De Vos, cf. infr. p. 51). Un article de l'**Indépendance** (15 mai 1925) commet l'erreur de croire qu'il fut construit au début du XIX^e siècle (période des aménagements), mais reconnaît qu'il est d'un beau style Renaissance, ce qui n'était pas contraire à la réalité.
 (6) Rebatie par l'architecte M. Manfroid (1953-1955).

Bibliographie
 Charles DE VOS. **Les seigneurs de Limelette (1209 - 1814)**, Extrait de **Wavriensia**, Tome XVI (1967) N° 2 (Bull. du Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de sa Région), 72 p.

Félix De Boeck

par Alain MONDERER



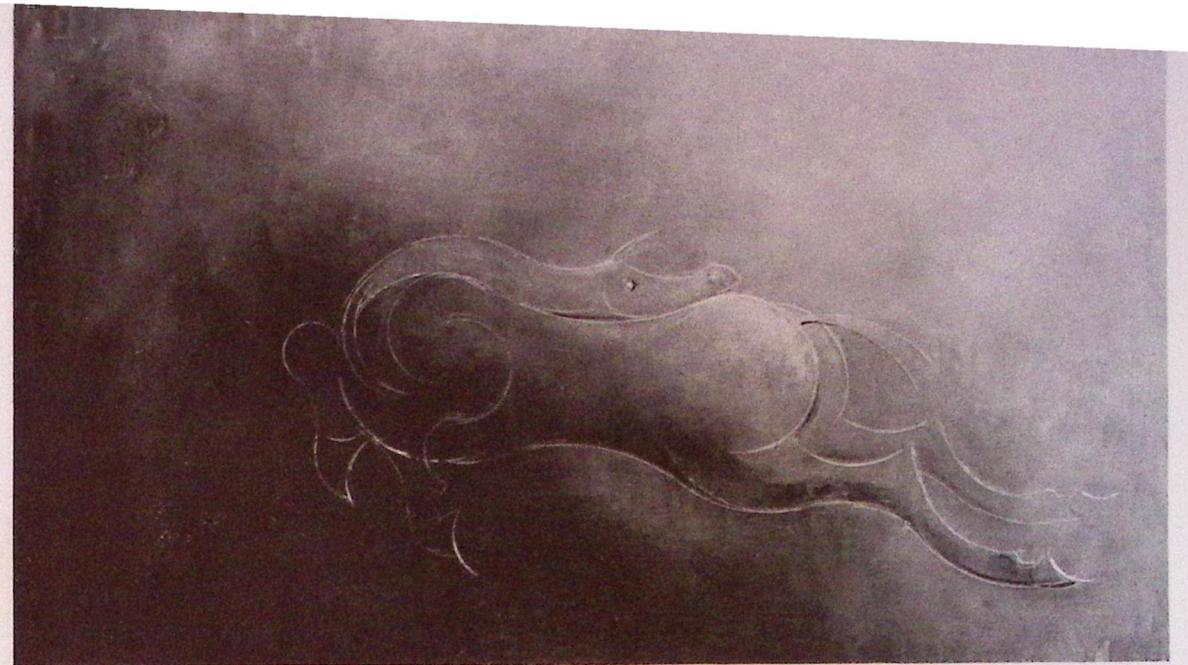
AUTHENTICITE d'hier et d'aujourd'hui, tel est le bilan positif de ce jeune homme de quatre vingt-trois ans, à la barbe blanche qui sent bon l'air campagnard et dont la ferveur créatrice et le tempérament pictural n'ont en rien été ébranlés par le temps qui passe et les modes qui changent.

Marqué à jamais par le thème des maternités et des enfants morts, Félix De Boeck s'inspire de sa vie, riche en événements marquants (mort de trois de ses quatre enfants et handicap profond de la dernière) pour réaliser son œuvre et lui donner un contexte religieux aux formes linéaires et aux tons sombres.

Hier, c'était avant la seconde guerre mondiale. Successivement attaché à la peinture impressionniste, à l'expressionnisme fauviste (inspiré par Van Gogh) et à l'abstrait, Félix recherche son identité picturale.

Il ne voulait pas succomber au désespoir qu'aurait pu susciter le décès de ses enfants et devait donc rester actif.

Félix De Boeck posant à côté de l'un de ses autoportraits.



Félix De Boeck : « La Dualité ».

C'est ainsi qu'il participa comme cofondateur au groupe artistique « L'Assaut » (avec M. L. Flouquet, Jean-Jacques Gailliard, K. Maes, M. Louis Baugniet, Hubert Wolfs). Pourtant les thèmes de la mort et de la personne du Christ persistent dans son œuvre. Il peint alors son triptyque : « Agonie, Instant suprême, Dernier sommeil ». Hier c'était aussi les années 40-45 au cours desquelles De Boeck effectue quelques séries : autoportraits, « Le Fusillé », « Triptyque du Travail ». Cette dernière série marque une étape importante dans sa carrière : il y dévoile son attachement à la nature et son désir de la diviniser. Ses œuvres récentes (« Dons de Soi », 1977-78) témoignent de la foi chrétienne de Félix De Boeck qui veut, par un acte généreux, confirmer le lien qui l'attache à la divinité.

Point - Cercle - Ligne

L'œuvre de Félix De Boeck semble au premier abord fort disparate, un peu troublante dans l'évolution des styles

de l'artiste. Les constantes ne manquent pourtant pas dans cette œuvre animée par deux grands thèmes chers au peintre : la conscience chrétienne et la nature. Le point, le cercle, la ligne concrétisent l'univers émotionnel et intellectuel de De Boeck au travers de son œuvre. L'auteur nous explique ses paysages fauves : un soleil suggère le cercle de la dynamique de la vie, sa lumière incarne la présence divine. Le cercle possède ici une âme humaine. Il en est de même pour la nature auprès de laquelle Félix aura passé le meilleur de ses jours (à la ferme familiale). Il la vit comme une expression divine immédiate.

La couleur

Au travers de la série d'autoportraits se manifeste une volonté obsédante de créer un lien entre le concret et l'abstrait, entre le visible et l'invisible. Félix De Boeck a voulu exprimer des états d'âme différents par des couleurs de fond changeantes. La couleur est donc

partie intégrante du collège de symboles identifiant l'œuvre de l'artiste à une philosophie abstraite.

On retrouve le même phénomène dans ses représentations de la nature où les couleurs de fond sont denses et se veulent porteuses d'un message qui rappelle à l'homme son attachement à la terre.

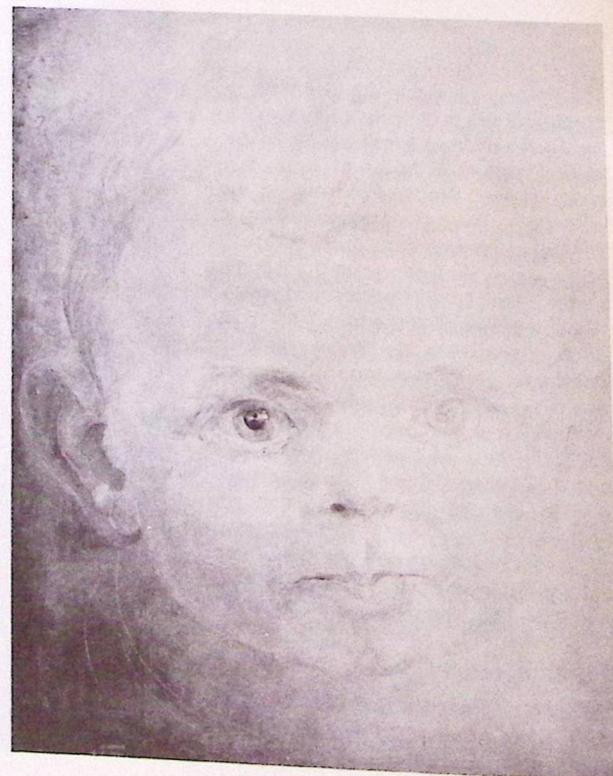
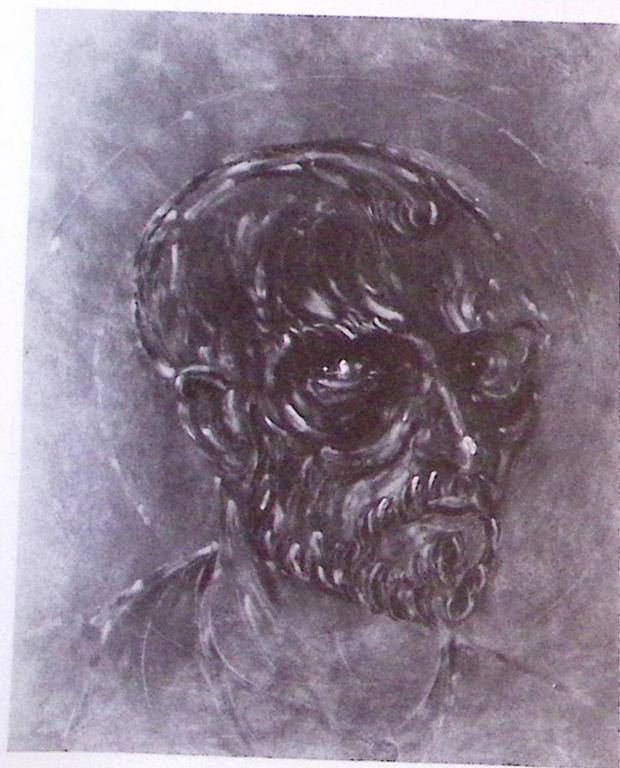
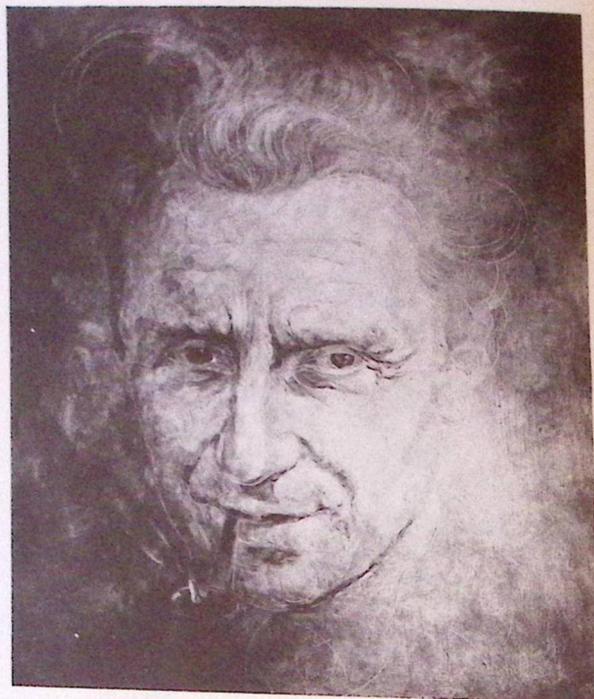
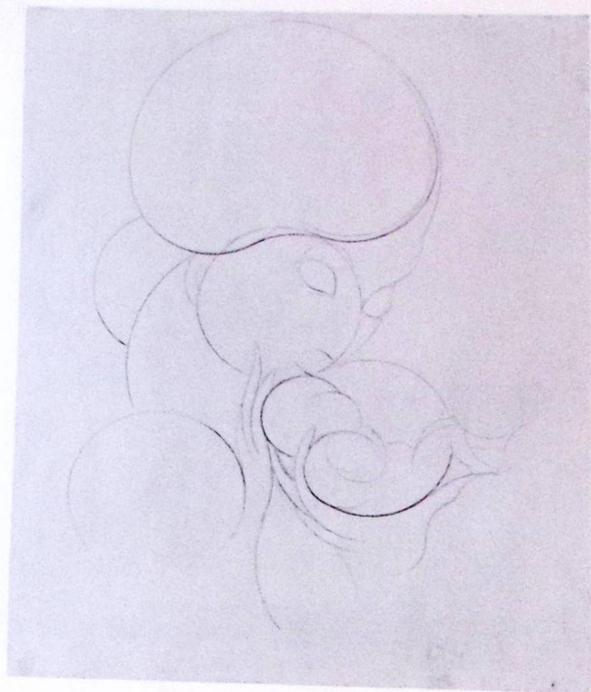
Philosophie métaphysique

Le désir du peintre est de démontrer qu'il existe un lien entre la naissance humaine et la recherche métaphysique.

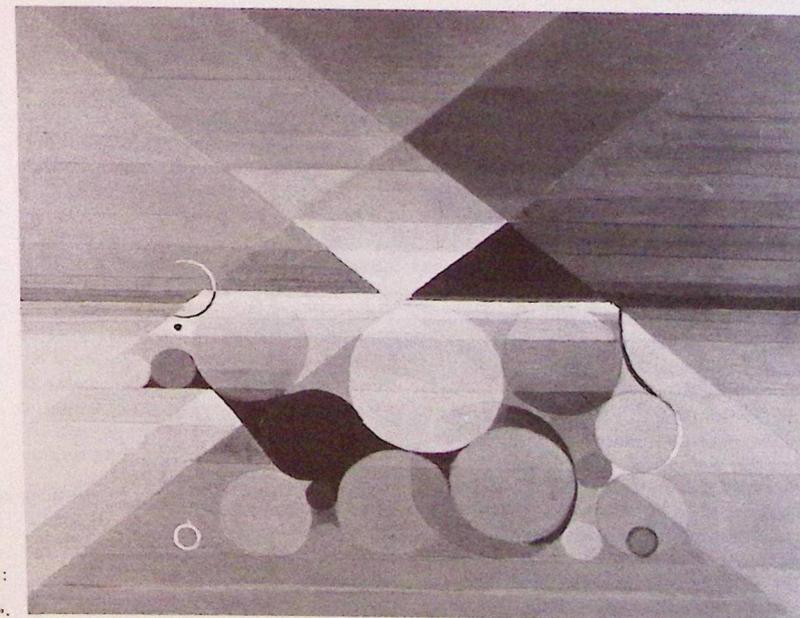
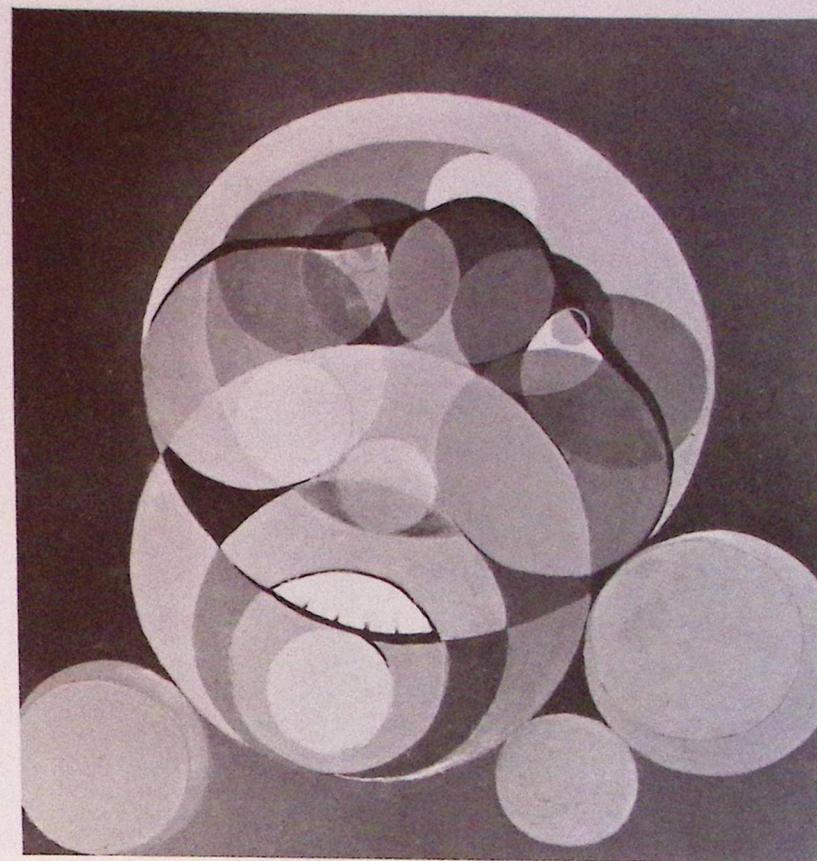
Sans vouloir nier la philosophie propre à l'artiste, cet aspect ne ressort pas clairement au travers de l'œuvre.

« L'enfantement » donne une timide explication sainte de la naissance humaine, mais de là à y voir une philosophie métaphysique...

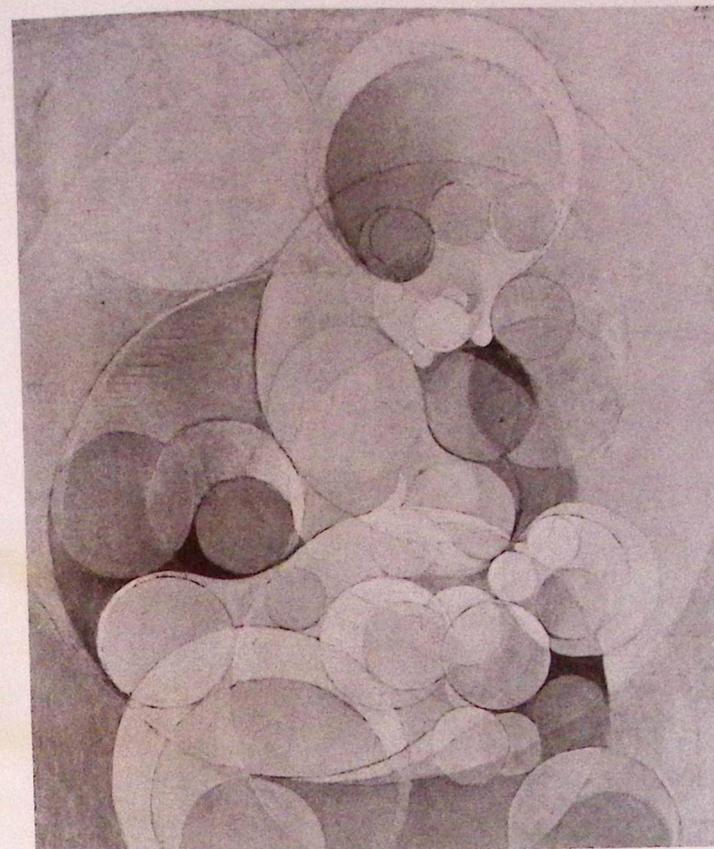
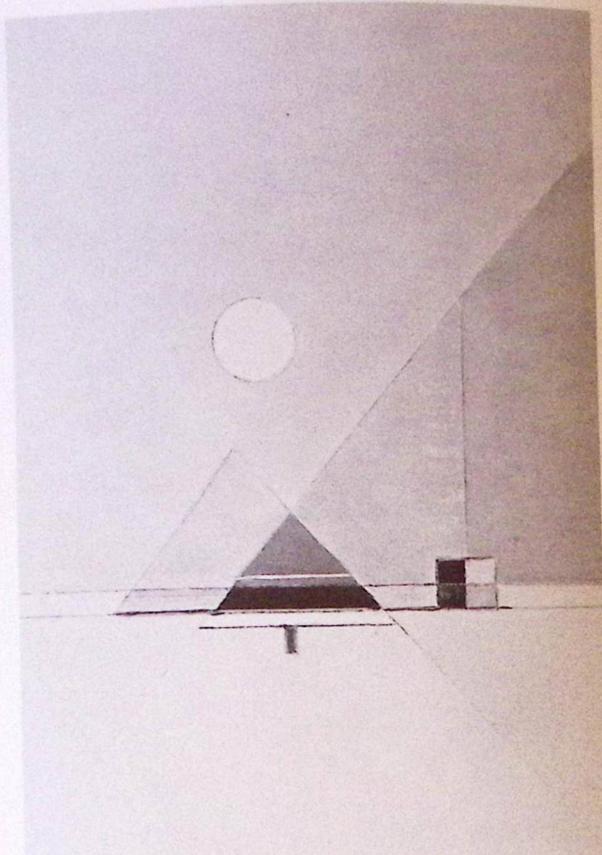
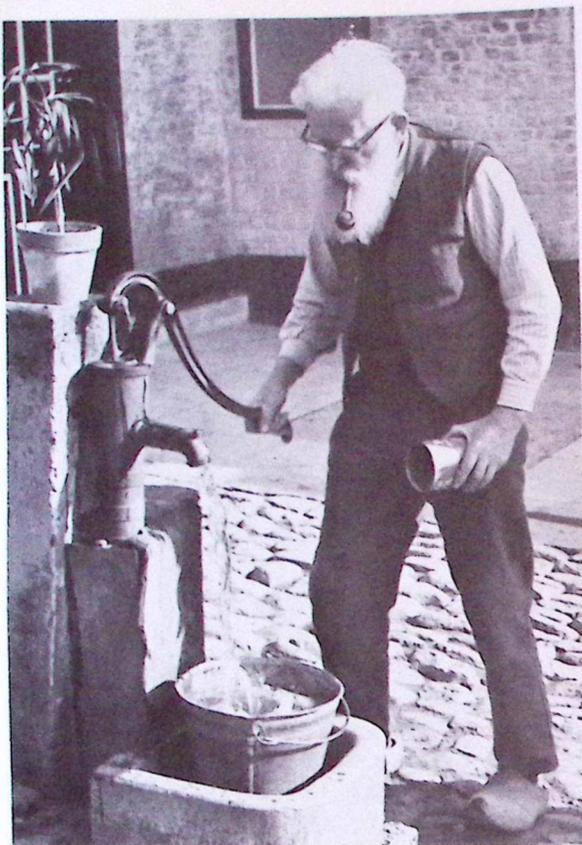
Au travers de ses œuvres : « Don de Soi », « L'Enfantement », « La Naissance », « Maternité », « Le Saut dans l'Inconnu », « Triptyque de la Mort », le



En page de gauche :
en haut, à gauche : Félix De Boeck : « Maternité » ;
en haut, à droite : Félix De Boeck : « Piet Geert Buckinx » ;
en bas, à gauche : Félix De Boeck : « Vincent Van Gogh » ;
en bas, à droite : Félix De Boeck : « Son fils Herman ».



En haut de cette page : Félix De Boeck : « Masque ».
Ci-contre : Félix De Boeck : « Le Taureau ».



Renseignements pratiques

Le Musée Félix De Boeck a été aménagé dans le vaste grenier de la Maison communale de Drogenbos, Grote Baan 222, à 1620 Drogenbos. Il est ouvert les samedis et dimanches de 14 à 17 heures. Des visites guidées ont lieu sur demande adressée à M. Jan De Kelver, J. Vanderstraetenstraat 71 à 1600 Sint-Pieters-Leeuw ; tél. 02/376.74.26.

En page de gauche, à gauche : la longue et brillante carrière de Félix De Boeck n'empêche pas l'artiste de demeurer inexorablement fidèle à ses origines rurales ; à droite : Félix De Boeck : « Paysage abstrait ». Ci-dessous : la ravissante maison communale (ancien château seigneurial) de Drogenbos abrite, depuis 1969, sous ses combles, le captivant Musée Félix De Boeck.

cercle est omniprésent, ce qui offre à l'observateur un ensemble de forces abstraites et devrait-lui révéler l'image divine. Les effets de lumière sont admirablement réalisés ; l'œil se perd dans le tumulte de courbes et parvient après une gymnastique adroite à discerner les contours et les formes (« Don de Soi ») du sujet représenté. Il est assez difficile de donner une explication religieuse à une circonférence. Pour De Boeck il en va tout autrement. Sa philosophie lui fut inspirée par Wassili Kandinski (peintre abstrait) dont l'idée maîtresse est que le point et la courbe possèdent une dimension spirituelle. Il compare l'atome et l'univers, le point et la sphère qui suggèrent visuellement l'imperceptible dans leurs rapports avec l'espace. Selon ce peintre, ce phénomène serait dû à une présence métaphysique subconsciente

dominant la pensée humaine sur le plan philosophique et religieux. De Boeck en conclut que le point et le cercle, symboles universels, conduisent à la divinité.

Le Musée

Longer la « Grote Baan » à Drogenbos, c'est une façon de découvrir l'histoire de la commune. En effet, l'ensemble architectural formé par l'église du XIII^e siècle (restaurée au XIX^e) et le château seigneurial aux pignons à redans (actuelle maison communale) se détache très nettement du reste de la rue. En grim pant les marches de l'ancienne seigneurie, on atteint le domaine secret de Félix De Boeck.

La première impression qui naît chez le curieux est un sentiment d'ésotérisme ; on croit s'engager dans le monde des ténèbres.

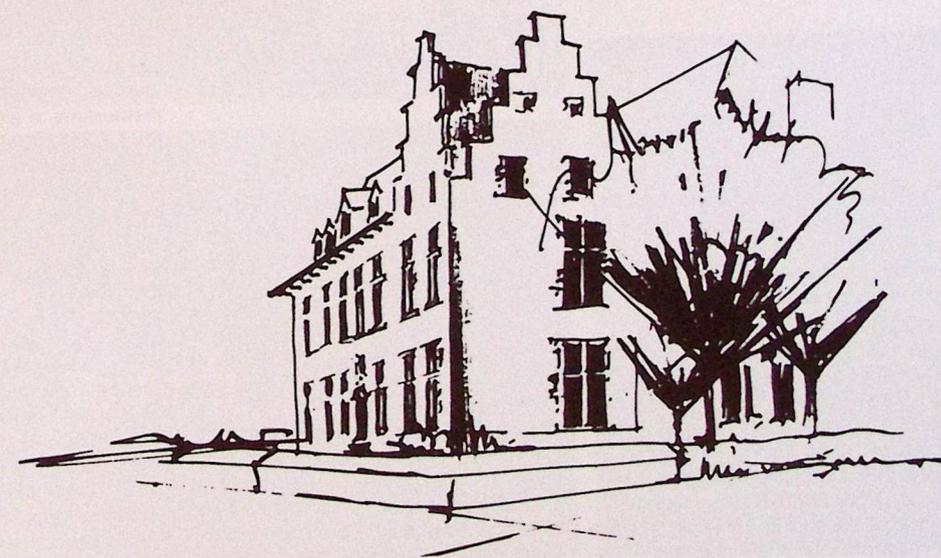
Plusieurs toiles se partagent la surface

des murs, mais l'œil n'y est pas immédiatement attentif. Il doit s'accommoder du peu de lumière fournie par des spots dirigés vers les toiles.

Au fur et à mesure que le promeneur s'enfonce dans le monde de l'artiste, il réalise que l'atmosphère créée est propice aux sujets des toiles et concorde à la personnalité du peintre.

De Boeck donne à ses œuvres une magie puissante qui exerce sur l'observateur un pouvoir hypnotique. Celui-ci doit prendre du recul pour ne pas rompre l'effet de la toile.

On va de surprise en émotion, de toile en toile où chaque sujet correspond à un sentiment caché du peintre. Les points d'interrogation sont nombreux face à ces œuvres aux sujets et aux couleurs violents (la mort, les portraits aux regards macabres, les tons rouge, jaune ocre).



EVASION EN BRABANT WALLON

par Rosa HARDOUIN

ROUTE Sud-Est de Bruxelles, droit sur la Forêt de Soignes. On la côtoie tout au long d'une douzaine de kilomètres. Derrière nous les bruits et les fumées de la capitale.

Voici Waterloo !

Ici, le vœu d'Alphonse Allais : « mettre les villes à la campagne » est exaucé. Que ses mânes s'en réjouissent ; quant à nous, fuyons plus loin puisqu'aujourd'hui c'est jour d'évasion. Le bourg et ses brillants magasins traversés, la drève Richelle nous sollicite, il ne reste qu'à passer entre une rangée de villas neuves et d'immenses surfa-

ces commerciales, glisser sous une autoroute et le décor change. Devant le paysage qui s'étale après une légère côte, on reste interdit, des bribes de poésie scolaire remontent du fond de la mémoire :

*« Waterloo, Waterloo, morne plaine,
« Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine... »*

Les potaches que nous étions alors ne manquaient jamais d'achever ces vers : ... alors, videz-la ... ! Quoi qu'il en soit, on ne reste pas insensible devant la subite échappée sur ce panorama coiffé d'un ciel satiné. C'est la fête des

yeux : un équilibre parfait : mamelons, boqueteaux, sentiers creux, pentes et reliefs très doux ponctués de quelques maisons blanches. Non, Monsieur Victor Hugo, ceci n'est pas une plaine et n'a rien de morne, Dieu merci !

Le paysage brabançon invite à la course folle par monts et par vaux. L'ardeur du poulain, la sereine paix bovine, alternent en nous leurs sollicitations.

En direction d'Ohain, la route blanche ondule, serpente, vire à gauche, à droite, descend et remonte en folle échappée jusqu'au « Messenger de Bruxelles », ancien départ et relais de diligence. A l'ombre du tilleul séculaire, la terrasse invite au repos. La forge où l'on réparait les roues et ferrait les chevaux a disparu ; le forgeron lui-même a été vaincu depuis un bon demi-siècle.

Comment résister à l'appel des chemins qui s'élancent en rayons d'étoile à partir de ce carrefour ? Etranges leurs noms, mystère leur aboutissement : Route des Marnières, Vieux Chemin de Wavre, Tri-Bara, Route de Renipont, de Genval... ça sent bon le terroir : adieu, ville, voiture, soucis, fatigues. Laissons là nos « calèches » ronronnantes, voici un parc à voitures tout trouvé sur l'ancienne pâture des chevaux de trait, en face d'une pompe à essence, en carrousel, juste derrière l'ancienne forge du Messenger de Bruxelles.

Que choisir ? Le Tri-Bara ? Il conduit tout droit à une place ombragée, en pente douce. Rien n'y manque : le vieux château, la sobre maison communale, la poste, une boutique, des restaurants, d'anciennes fermes mises au goût du jour. Le village — un vrai — à vingt kilomètres de Bruxelles, le dépaysement est total.

Il n'est pas sans intérêt de souligner un détail de topographie : cette place n'est ni ronde, ni carrée, ni rectangulaire mais elle est un vaste et parfait triangle. Cette disposition n'est pas fortuite : elle remonterait à la nuit de temps, les peuplades primitives assuraient ainsi la meilleure défense de leur territoire et de leur oppidum.

Aujourd'hui, le kiosque à musique attend, placide, la fanfare sous son cha peau pointu. Il attire le regard ainsi que les deux monuments qui lui font garde Vers le bas : le Mémorial aux Morts de ce pays, flanqué de deux affûts de ca-



A gauche, en haut : l'église Saint-Etienne, à Ohain, se caractérise par sa tour massive construite, en pierre blanche, au XIII^e siècle.
A gauche, en bas : la pittoresque place communale d'Ohain présente, entre autres curiosités, un kiosque à musique.
Ci-dessus : Place communale d'Ohain : le monument aux Frères Mascar.
Ci-dessous : pierre tombale de Jacques Wautier adossée au mur extérieur de l'église d'Ohain.





Ci-dessus : Anto Carte fit placer cette verrière (au centre de la photo) pour faire de cet étage son atelier. Anto Carte, qui séjourna à Ohain pendant un ou deux lustres, fonda le groupe Nervia, fut élu à l'Académie des Beaux-Arts, en 1932, à titre de professeur, et à l'Académie Royale en 1951.

Ci-dessous : « Au Messager de Bruxelles », ancien relais de diligences, érigé au carrefour, en forme d'étoile, d'où partent les routes vers les hameaux d'Ohain.



non 1914-1918. Il a complété sa liste nécrologique, 1940-1945 hélas !

De l'autre côté, c'est-à-dire vers le haut, le monument dédié aux Frères Mascart. Une épopée.

L'aîné, Julien (1804-1861), fut Avocat-Conseil de S.M. Léopold I^{er}, Président Provincial du Brabant, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats dès 1850.

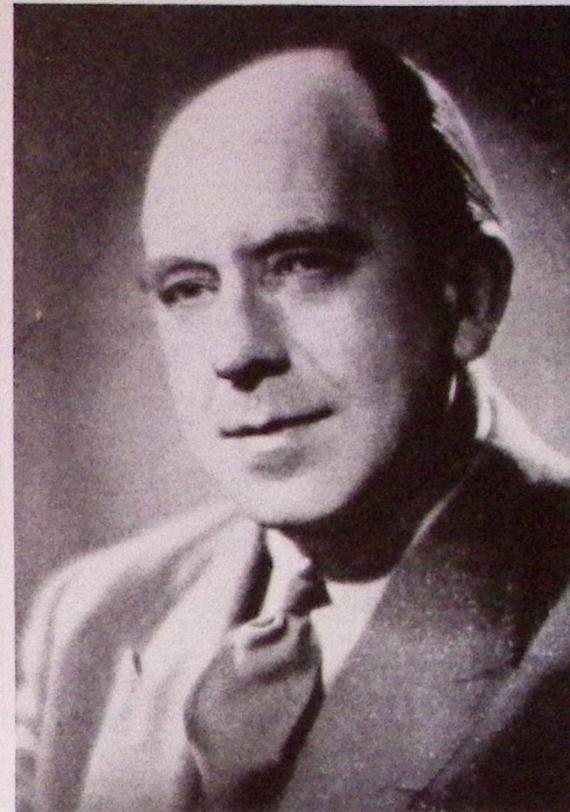
Le puiné, François (1806-1887), fut Bourgmestre d'Ohain de 1840 à sa mort, fut élu député de 1848 à 1870 ; enfin, le cadet, Louis (1811-1887), fut bourgmestre depuis le décès de son frère, était Président de l'Académie de Médecine, Conseiller Provincial de Namur et Député de Nivelles. Personnages importants s'il en fut ... Ce sont eux qui barrèrent la route au chemin de fer naissant. Ohain n'eut point sa petite gare ; qu'ils en soient trois fois bénis ! La meilleure conséquence de cette opposition au progrès des années 1835- 1840 a été l'isolement complet et l'oubli du village sauvé de l'urbanisation sauvage que l'on vit ailleurs. Ohain dort cent ans comme la belle du conte de fée et ses riches terres, ses bois — parcelles échappées au défrichement de la forêt de Soignes — bref, ce bijou de verdure est resté vierge, replié sur lui-même.

Revenons autour de ce kiosque mystérieux ; il trône au mitan de la bissectrice, entouré de bancs de pierre bleue ; ils attendent un peu comme des pupitres d'école devant le tableau noir. Il fait si bon sous les branches bruissantes, on y savoure la paix, le regard se met à errer, s'accroche tout à coup aux bords des lourdes pierres si accueillantes. Des inscriptions ? Charles Plisnier « Il n'est pas trop tard pour faire le monde ». — Albert Guislain « Mais avant tout il aimait son terroir ». — Edmond Vandercammen « Engrange les clartés du ciel ». Autant de mots extraits de la densité de leurs œuvres littéraires, ils déclenchent aussitôt le mécanisme du rêve, de la méditation, de la communion de l'homme avec cette symphonie de la nature, indispensable symbiose au juste équilibre.

C'est ce que comprit Charles Plisnier en élisant domicile en ces lieux, choisissant pour demeure « Le Gailly » au n° 29 de la route de la Marache occu-



Le bourgmestre de Lasne-Ohain, M. Th. Rottthier, inaugurant, le 23 mai 1981, le banc de l'Académicien Edmond Vandercammen.



Edmond Vandercammen, académicien, poète et peintre, était natif d'Ohain, fascinant village qui a accueilli et séduit bien des artistes.

pée aujourd'hui par l'artiste Pierre Vin, spécialisé en émaux cloisonnés. C'est ici que l'auteur de « Mariages » écrivit « Faux Passeports ».

Deux maisons plus loin, la ferme choisie par Albert Guislain abrita ses jours tranquilles après son labeur d'avocat, Bâtonnier de l'Ordre, Membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Il mourut en 1968 à Bruxelles.

La jolie Route de la Marache entendit résonner les pas d'Edmond Vandercammen, sage écolier qui parcourait les 4 km de sa maison natale à l'école à travers tous les temps : neige, pluie, gel ou soleil torride, sans une plainte, avec la ténacité des laboureurs, ses voisins.

Au passage ou à l'école il rencontrait Robert Goffin, né au coin de la rue de

l'Eglise — aujourd'hui la Pharmacie. Son aîné de quelques années partageait avec lui son goût pour la Poésie, l'un initiant l'autre soudant une amitié que la mort d'Edmond ne put interrompre. L'Avocat Maître Goffin, Bâtonnier, Académicien comme les trois autres, conférencier, n'a pas son pareil pour faire revivre avec émotion son ami et ses confrères. Il aime son village comme on aime une femme admirable. Il répète avec fierté que ce petit coin de terre brabançonne donna au pays quatre Académiciens, quatre Bâtonniers, sans oublier Pierre Minuit qui fonda New York, ni le Sire Hinckaert, propriétaire du château qui fut témoin de ce complot des « gueux » contre le joug de Philippe II, ni même le Conseiller Wautier, licencié en droit et avocat du Conseil Souverain du Brabant et dont

le cénotaphe se dresse contre l'église Saint-Etienne (1683).

Un jour, Robert Goffin, poète célèbre, avocat, académicien, aura, lui aussi, son banc commémoratif autour du kiosque ; ainsi sera réalisée la quadrature du cercle sur cette place fameuse pour son originale beauté.

Quoi d'étonnant si l'artiste Anto Carte choisit d'y habiter pendant un ou deux lustres ; il peignit « l'aveugle et le paralytique » sous la verrière que l'on voit (à la droite du kiosque) dans le toit de la ferme restaurée.

Mais s'il fallait dénombrer aussi les peintres qui choisirent ces lieux privilégiés, la liste serait longue et ce serait un bien joli chapitre : celui du mariage de la plume et du pinceau rivalisant d'inspiration pour chanter les charmes lumineux de cette terre féconde.

PROMENADE 1815

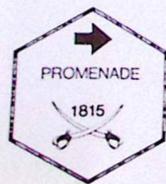
Circuit pédestre et cycliste
sur le Champ de Bataille
à Braine-l'Alleud, Genappe, Lasne et Waterloo

et Waterloo, Mademoiselle Fabienne Marien, présidente du Syndicat d'Initiative de Braine-l'Alleud, MM. Francis Persoons et Paul Laurent, président et secrétaire du Syndicat d'Initiative de Waterloo, pour leur aide financière et leur précieuse collaboration ainsi que et plus particulièrement les auteurs des promenades : MM. Alain Calbert, de Braine-l'Alleud, Maurice Gérard, échevin et président du Cercle d'histoire de Waterloo, Jean Mévisse de Genappe, Jean-Pierre Stiermet, échevin de Lasne, ainsi que Pierre Desenfants, de Braine-l'Alleud pour la très intéressante documentation qu'il nous a fournie. Sans eux ce petit guide, sans prétention aucune, n'aurait sans doute jamais vu le jour et c'eût été grand dommage.

Que mon collaborateur Gilbert Menne qui a coordonné l'ensemble du projet, et mon conseiller artistique Marc Schouppe, auteur de nombreux dessins, trouvent ici toute ma reconnaissance, sans oublier Yves Boyen, mon rédacteur en chef, dont les conseils me sont toujours précieux.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter une très instructive et surtout très délassante excursion sur ce Champ de Bataille, en Roman Pais de Brabant, qui reste l'un des plus célèbres de l'Europe occidentale.

Maurice-Alfred DUWAERTS,
Président de la Société Belge
d'Etudes Napoléoniennes



La bataille de Waterloo reste de nos jours un élément incontestablement attractif pour les touristes jeunes et moins jeunes. C'est que l'Empereur est toujours une figure attachante de l'histoire européenne et que son vainqueur à Waterloo, Wellington, sans oublier Blücher, que nos amis britanniques ont toujours tendance à reléguer au second rôle, est quant à lui un personnage énigmatique, trop peu connu des Occidentaux, et qui joua un rôle important dans l'histoire du premier quart du XIXe siècle.

Aussi est-ce avec une réelle joie et une certaine fierté que nous pouvons aujourd'hui, après environ un quart de siècle d'efforts communs de bonnes volontés, présenter aux touristes contemporains une promenade pédestre et cycliste du champ de bataille de Waterloo, dans ce joli coin de terre brabançonne, au carrefour des actuelles communes de Braine-l'Alleud, Genappe, Lasne et Waterloo.

Vieux rêve d'antan que seul Victor Hugo à l'époque où il logeait à l'Hôtel des Colonnes — aujourd'hui disparu — réalisa pleinement et traduisit en des vers inoubliables.

Bref, nous pouvons maintenant offrir à ceux qui le désirent des promenades balisées au travers du champ de bataille qui fut, grâce à une loi du 2 août 1914, sauvegardé de la dévastation en ce sens que le site fut épargné. Combien de combats administratifs furent nécessaires pour sauver de la boulimie spéculatrice de promoteurs en mal d'affaires ces hectares où tant de sang fut versé et où se forgea le destin de l'Europe !

Aussi, conseillons-nous aux utilisateurs de nos promenades de les emprunter avec une certaine dévotion et un certain recueillement. On ne piétine pas impunément le sol où moururent tant de braves.

L'ensemble des itinéraires se prête à la fois à la promenade pédestre et cycliste. Nous conseillons vivement aux cyclotouristes de faire appel à la formule « Train + Vélo » mise au point par la S.N.C.B.

D'autre part, étant donné la grande étendue du Champ de Bataille, nous leur recommandons également d'utiliser au cours de leur randonnée les lignes vicinales d'autobus. Pour votre facilité, celle-ci est balisée au moyen de plaques hexagonales frappées de deux sabres croisés et portant la dénomination « Promenade 1815 ».

Ceci étant dit, bonne promenade à chacun d'entre vous. Nous tenons enfin à remercier le Commissariat au Tourisme, les administrations communales de Braine-l'Alleud, Genappe, Lasne

RESUME DE LA BATAILLE DU 18 JUIN 1815

Terrain : vallonné, en contre-pente, parsemé de taillis, de groupes d'arbres, de haies vives, de champs d'orge, de froment, de betteraves et de jachères.

Ce terrain argileux est rendu terriblement glissant et gluant par les pluies torrentielles de la veille et de la nuit.

Effectifs des armées en présence :

Français : 74.000 hommes et 246 canons.

Alliés : 65.000 hommes et 160 canons.

Prussiens : 50.000 hommes et 132 canons, vers 19 heures.

Horaire des combats

Les troupes françaises et alliées se rangent en ordre de bataille pendant la matinée.

11 h 30 : Début des hostilités par l'attaque de la ferme d'Hougoumont.

13 h 30 : Attaque de l'infanterie du 1^{er} Corps Français de Drouot d'Erlon.

14 h : Les Français sont repoussés.

14 h 30 : Contre-attaque de la cavalerie anglaise qui charge trop loin et doit reculer.

15 h : Echec complet de l'attaque d'infanterie française.

15 h 30 : Charge de la cavalerie française.

16 h 30 : Quatre charges se succèdent sans succès.

Premiers accrochages avec les Prussiens à l'est de Plancenoit.

17 h 30 : Combat avec les Prussiens du IV^e Corps de von Bülow.

18 h : Attaque sérieuse des renforts prussiens sur Plancenoit.

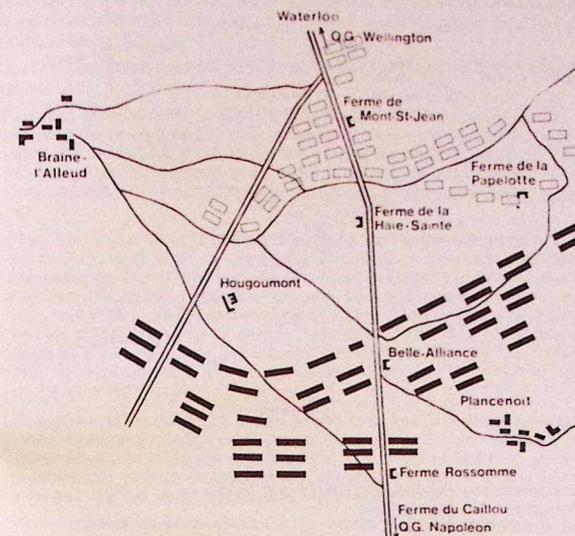
19 h : Napoléon fait donner la Garde.

19 h 30 : Les Prussiens de von Zieten entrent en action par la Ferme de la Papelotte. Repli français.

20 h 15 : Attaque générale des Alliés.

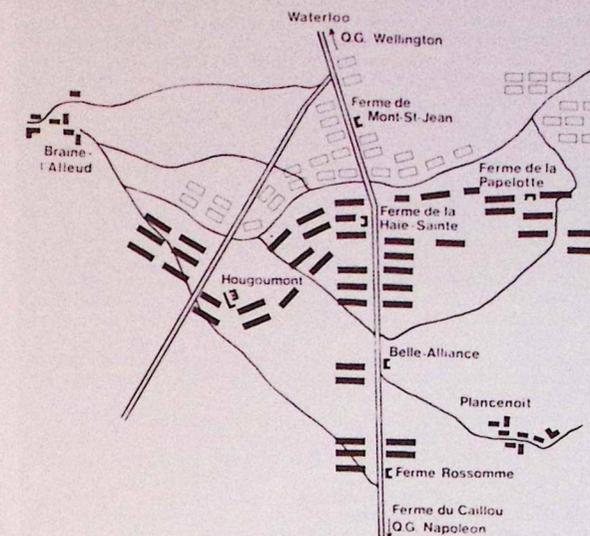
20 h 30 : Panique et déroute française.

21 h : Victoire complète des Alliés.

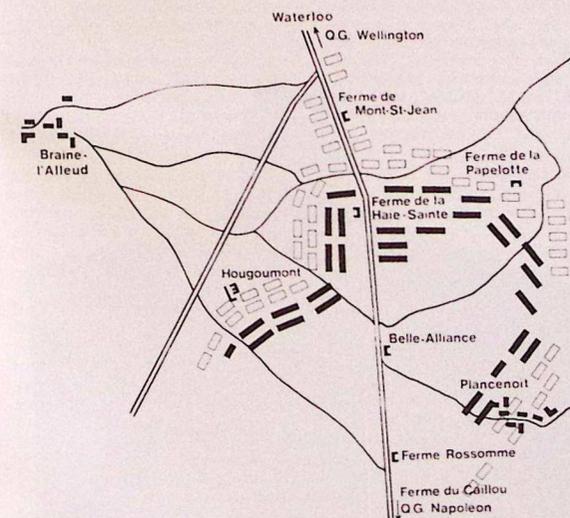


□ : troupes alliées
■ : troupes françaises

Situation des troupes à 12 heures.



Situation des troupes à 17 heures.



Situation des troupes à 20 heures.

INTRODUCTION Le début de la campagne de 1815

En 1814, après avoir porté la guerre en Europe pendant 23 ans, Napoléon est terrassé à son tour. Il abdique à Fontainebleau, et les Puissances européennes lui accordent la souveraineté de l'île d'Elbe.

Mais le 1^{er} mars 1815, le « Petit Caporal » revient; il débarque à Golfe-Juan. Sans effusion de sang, il arrive à Paris le 20 mars.

Les souverains alliés, réunis au Congrès de Vienne le déclarent « hors-la-loi », dès le 13 mars. Selon eux, en effet, Napoléon ramène la guerre et la ruine. Très rapidement l'Empereur dispose d'une armée de 213.000 hommes et de 350 canons.

En Belgique, les Anglais et leurs alliés concentrent 93.000 hommes à Bruxelles, Anvers, Gand, Nieuport et Ostende. Les Prussiens ont quelque 117.000 hommes répartis sur Fleurus, Namur et Liège. Le front de ces armées s'étendait sur 150 kilomètres.

Napoléon marche sur la Belgique avec l'Armée du Nord (128.000 hommes). Il compte battre d'abord Wellington puis Blücher en les attaquant séparément.

La concentration des armées françaises est rapide; de même, la marche sur la Sambre près de Charleroi est remarquablement organisée le 15 juin. Blücher rassemble ses troupes à Sombreffe, tandis que von Zieten manœuvre sur Gilly et Fleurus. Fatale erreur : il ne fait pas sauter les ponts sur la Sambre.

Les Anglais sont à Hal, Vilvorde et Bruxelles. Les Hollando-Belges, stationnés à Nivelles sous le commandement de Constant Rebecque, se dirigent de leur propre initiative vers les Quatre-Bras, sauvant ainsi l'accès vers Bruxelles.

Le 16 juin a lieu la bataille de Ligny. Blücher y accepte courageu-

sement le combat, bien que le corps de von Bulow (34 000 hommes) ne l'ait pas rejoint.

Vers 15 h 30, c'est le début des combats.

Napoléon y dispose de 78 000 hommes et de 242 canons; Blücher de 83 000 hommes et de 224 bouches à feu. La bataille est acharnée; Blücher doit engager la moitié de ses réserves. Vers 15 h, le Prince de Wahlstadt, voyant Napoléon arrêté dans son assaut, engage l'autre moitié de ses réserves. L'« ogre de Corse » résiste et vers 20 h, il contre-attaque et enfonce les Prussiens. Ceux-ci se replient adroitement à l'insu de Napoléon qui n'engage pas de poursuite. Ligny est une demi-victoire française.

Une autre bataille se prépare : celle des Quatre-Bras.

Pendant les combats de Ligny, Ney et Reille croient à une ruse des Hollando-Belges qui se disposent en un large front; ils n'osent pas attaquer, n'ayant pas d'ordre de l'Empereur.

Vers 14 h, Ney avec 13 000 hommes attaque. A 15 h, il en a 23 000, mais les 7 500 Alliés vont tenir. Ils reçoivent d'ailleurs une heure plus tard un renfort de 9 000 hommes. Les combats sont acharnés; le duc de Brunswick est tué, mais aucun des deux camps ne prend le dessus. Le Corps d'armée de Drouet d'Erlon « se promène » entre Ligny et les Quatre-Bras, sans combattre, recevant des ordres contradictoires. La journée aux Quatre-Bras se termine sans décision.

Le 17 juin les Prussiens poursuivent leur retraite sans inquiétude vers Wavre. Les Alliés rétrogradent vers Mont-Saint-Jean. Ney est inactif mais ignore la victoire de Ligny.

A 11 heures, Grouchy reçoit l'ordre de poursuivre les Prussiens. A 14 h 30, Napoléon constate le repli anglais et part à leur poursuite. La pluie et l'orage se mettent de la partie, retardant toute manœuvre.

Au soir, Français et Alliés campent à Mont-Saint-Jean. Les Prussiens bivouaquent aux environs de Wavre. L'Empereur et son Etat-Major passent la nuit à la ferme du Caillou à Vieux-Genappe.

Le duc de Wellington s'installe dans l'auberge Bodenghien à Waterloo, au 147, chaussée de Bruxelles, aujourd'hui Musée Wellington.

C'est la dernière nuit avant le grand et ultime affrontement.

La « Promenade 1815 » est composée d'un circuit central (I) auquel aboutissent des itinéraires prenant leur départ à Braine-l'Alleud (II), Waterloo (III), Ohain et Lasne (IV) et Vieux-Genappe (V).

ITINERAIRE I

Circuit « Au cœur des combats » (11 km)

Parking conseillé : autour de la Butte du Lion

Connections :

Itinéraire II - Braine-l'Alleud-Hougoumont (7 km)

Départ : gare de Braine-l'Alleud.

Itinéraire III - Waterloo (13 km)

Départ : Musée Wellington.

Itinéraire IV - Ohain et Lasne (14,5 km)

Départs : « Messenger de Bruxelles » et église Sainte-Gertrude.

Itinéraire V - Vieux-Genappe (6 km)

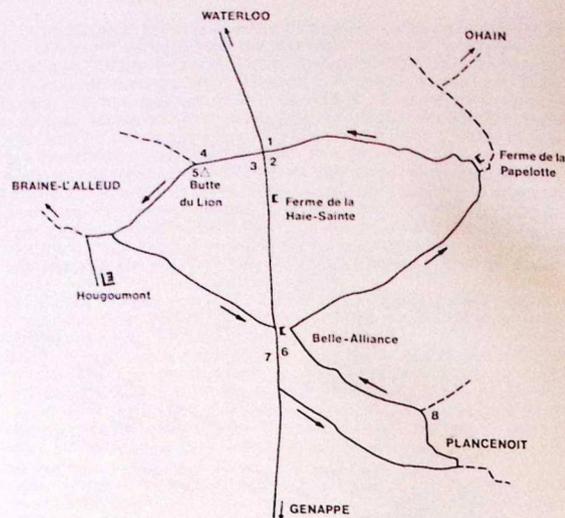
Départ : Musée provincial du Caillou.

Faisant face à la **Butte du Lion** (n° 1), au **Panorama de la Bataille** (n° 2) et au **Musée de Cires** (n° 3), prenons à droite le chemin des Vertes Bornes le long duquel se trouvaient rangées les brigades commandées par le Prince d'Orange.

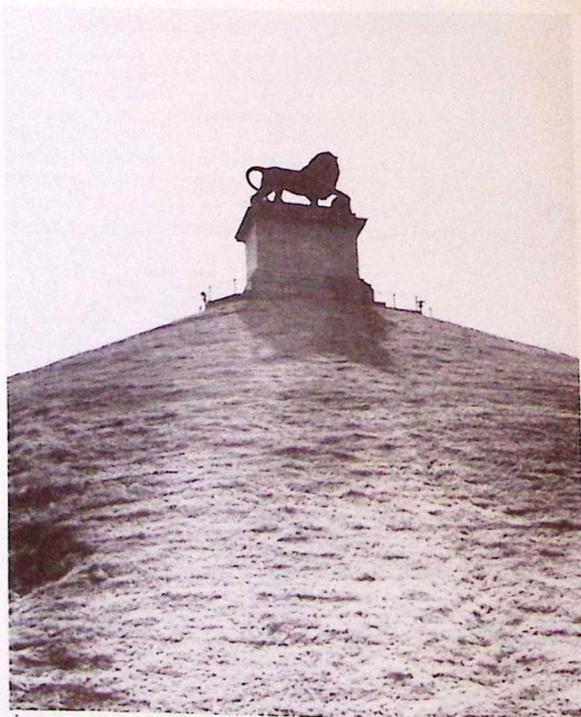
Poursuivons pendant 800 mètres et, à 100 mètres du pont de l'autoroute, tournons à gauche sur un chemin mal dessiné qui file vers la ferme de la Belle-Alliance, le chemin de Plancenoit. C'est ici que nous rejoignons les promeneurs venant de l'itinéraire II (Braine-l'Alleud-Hougoumont).

Si nous désirons visiter la **ferme d'Hougoumont** (n° 4), continuons tout droit en longeant l'autoroute sur 200 m. Il faudra ensuite revenir par le même chemin.

Ce sentier campagnard va s'encaisser pour repaître enfin et nous permettre d'atteindre la chaussée de Charleroi à hauteur de la ferme de la Belle-Alliance après 1 400 mètres environ.



1. Monument aux Belges morts le 18 juin 1815
2. Monument des Hanovriens
3. Monument Gordon
4. Musée de Cires
5. Panorama de la Bataille
6. Colonne Victor Hugo
7. Monument français de l'Aigle blessé
8. Monument Prussien



Braine-l'Alleud : Butte du Lion.

Tout au long de notre cheminement nous nous trouvons au cœur de l'action. Notre chemin fut traversé par l'infanterie de Bachelu, par quelques bataillons de la Garde Moyenne et par la cavalerie de Kellermann. La 9^e division de Foy y combattit les Britanniques de Mitchell et les Anglo-Allemands de du Plat. Nous jouissons d'une très bonne vue sur les **positions françaises et l'aile droite anglaise** ainsi que d'un excellent aperçu du relief de cette partie du champ de bataille (n° 5).

Au bout du chemin nous aboutissons à la ferme de la **Belle-Alliance** (n° 6).

Prenons la Nationale 5 vers la droite pendant 300 mètres. Sur l'autre côté de la chaussée, une **colonne** de pierres dédiée à Victor Hugo et aux écrivains qui évoquent les événements de 1815. Elle fut inaugurée officiellement en 1956. L'effigie de Victor Hugo et le Coq gaulois qui la garnissent sont dus au sculpteur Victor Demanet.

Plus loin, à droite, le **Monument français de l'Aigle blessé** (n° 7). A hauteur du n° 9 de la chaussée de Charleroi se trouvait la **Maison Decoster** ou de Koster que les Français appellent Lacoste. Jean-Baptiste Decoster, cabaretier-fermier, flamand, originaire de Louvain, servit de guide, contre son gré, à Napoléon pendant une partie des combats. Après la défaite, Decoster s'installa à Mont-Saint-Jean et servit de guide aux nombreux visiteurs anglais qui, ancêtres de nos touristes modernes, venaient se promener sur le site désormais historique.

Poursuivons notre route jusqu'à la prochaine rue à gauche qui nous mènera au village de Plancenoit, la rue du Champ de Bataille, puis devant la chapelle des Vaches, la rue de la Bachée, puis à gauche par la rue Al'Gatte. Nous débouchons sur la place dominée par l'église, le cimetière et la maison communale.

Sur la **place de Plancenoit** (n° 8), l'**église Sainte-Catherine** fut reconstruite, en 1856, d'après les plans de l'architecte Coulon. Dans le cimetière qui entoure l'église et dans le village de Plancenoit, les combats de la Jeune Garde de Duhesme opposée aux Prussiens, furent très violents.

Nous traversons la place et poursuivons par la rue de la Poste,

nous passons devant la chapelle Saint-Antoine et arrivons au **Monument Prussien** (n° 9).

Quittons le Monument Prussien par le large chemin pavé du Lanternier; passons devant la chapelle Sainte-Catherine; poursuivons jusqu'à la chapelle Saint-Roch et empruntons le chemin de la Belle Alliance. Ici, nous longeons, à gauche, le **Poste d'Observation français** signalé par une plaque. Depuis 14 h, Napoléon, du haut du talus, observait les mouvements des troupes. Grimpons-y par les marches prévues à cet effet, et notre regard pourra balayer la plaine qui certes a été légèrement modifiée — il y a moins de bosquets, de haies — mais qui, néanmoins, nous offre un des champs de bataille les mieux conservés de l'Histoire.

Arrivés au bout du chemin de la Belle-Alliance, plus ou moins 50 mètres avant la Nationale 5, nous empruntons à droite, un joli chemin de campagne, le chemin de Catamouriaux, qui nous mène vers la ferme de la Papelotte.

Chemin faisant nous découvrirons diverses échappées sur ces grands champs qui furent les témoins de la chaude lutte du 18 juin 1815. Nous longeons en fait toute la ligne occupée par l'infanterie française. Tout le côté gauche du chemin que nous suivons était occupé par le 1^{er} Corps d'armée français (n° 10).

Nous poursuivons notre chemin qui va s'encaisser pour déboucher à la Chapelle Saint-Roch, nous traversons le chemin des Cosaques... et nous remontons vers la **ferme de la Papelotte** (n° 11), que domine aujourd'hui une sorte de donjon inexistant en 1815, par le chemin de la Papelotte. Puis nous reprenons directement à gauche pour rejoindre par un joli sentier champêtre, la rue du Dimont, Fichermont et la rue de la Croix que nous prenons à gauche. Cette rue est en fait le chemin creux qui limitait la ligne alliée. Ce chemin rejoint la Nationale 5, où nous découvrirons plusieurs monuments au carrefour.

Avant d'atteindre celui-ci, remarquons à gauche une modeste stèle, c'est le **Monument Picton**.

La plaque porte en anglais l'inscription suivante :

« A la vaillante mémoire du lieutenant-général Sir Thomas Picton, commandant la 5^e Division et l'aile gauche de l'Armée à la Bataille de Waterloo. Né en 1759, mort près de cet endroit au début de



Braine-l'Alleud : Panorama de la Bataille (détail).

l'après-midi du 18 juin 1815 en combattant à la tête de ses hommes l'avance du Comte Drouet d'Erlon. »

A droite, à l'angle nord-est, s'élève le **Monument aux Belges** (n° 12); à gauche dans le bas de la chaussée, le **Monument des Hanovriens ou de la Légion Allemande du Roi** (n° 13); à droite de la chaussée, le **Monument Gordon** (n° 14) et la **ferme de la Haie-Sainte** (n° 15); sur la route du Lion enfin, l'**Orme** de Wellington (n° 16). En empruntant la Nationale 5 vers la droite, nous pouvons nous écarter du circuit pour visiter la **ferme de Mont-Saint-Jean** (n° 17), ce qui constitue un trajet de 1 km aller-retour.

Traversant la chaussée, nous rejoindrons la Butte du Lion où de nombreuses boutiques de souvenirs, restaurants et cafés nous attendent.

ITINERAIRE II

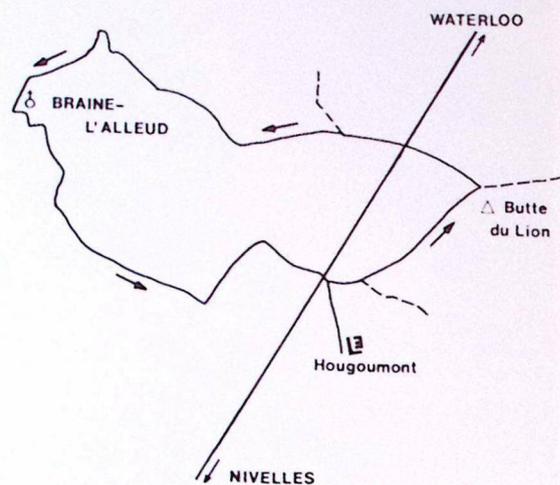
Circuit de Braine-l'Alleud et Hougoumont (7 km)

Le point de départ de notre promenade est situé devant la gare de Braine-l'Alleud.

Rejoignons l'église décanale Saint-Etienne, par la rue qui fait face à la gare, la rue Jules Hans — à sens unique sur une distance de quelque 150 mètres — et suivons-la jusqu'à la rue des Fossés où un vaste parking a été aménagé sur l'ancien jardin de la cure. Au bas de la rue des Fossés, empruntons la rue des Trois Apôtres ou celle de l'Ancien Bourg pour rejoindre l'**église Saint-Etienne** (n° 18) au clocher particulier qui servit de point de repère aux Prussiens le 18 juin 1815.

Après la visite de l'église, descendons la rue Notre-Dame, tournons à gauche et grimpons la rue Joseph Gos.

Au sommet, prenons à droite la rue Saint-Laurent qui rejoint la Rue Longue dont le nom rappelle la seigneurie de la Longue Rue, ancienne enclave hennuyère en notre Brabant. Tournons à gauche et



quittons cette dernière rue. Passons à gauche de la jolie maison espagnole, sous le pont du chemin de fer, laissons la rue des Mesanges Bleues à gauche et quelque cent mètres plus loin, prenons à gauche de la chapelle Saint-Roch, datée 1869, le chemin du Long Cheneau et longeons la chapelle de Sainte-Rita. Au sommet, traversons l'avenue Alphonse Allard et pénétrons dans les nouveaux quartiers de Braine-l'Alleud par le boulevard Pire Lefebvre Desnouettes (légèrement à gauche). Le lieutenant-général Pire Lefebvre Desnouettes ou Desnouettes commandait la cavalerie légère appartenant à la Vieille Garde Impériale.

Poursuivons ce boulevard jusqu'à son extrémité où, face aux prairies d'un haras, nous virons à droite par la rue Ernest Laurent qui devient rapidement un chemin encaissé. Nous débouchons chaus-sée de Nivelles, grande route qui nous incite à la prudence. Traversons ce grand axe et franchissons le pont de l'autoroute.

A cet endroit, trois possibilités s'offrent au promeneur :

1. Visiter la ferme d'Hougoumont (n° 4). Dans ce cas, il faut prendre le chemin à droite et revenir sur ses pas après la visite (200 m);
2. Rejoindre directement Braine-l'Alleud en passant par la Butte du Lion et la route du Lion;
3. Entamer l'itinéraire I « Au cœur des combats » (11 km).

Si nous voulons rejoindre notre point de départ, nous continuons tout droit par le chemin des Vertes Bornes, tournons à gauche dans la route du Lion et par l'avenue de la Bonne Fosse, le boulevard de l'Europe et l'avenue Napoléon nous atteignons la gare de Braine-l'Alleud, terme de notre randonnée.

ITINERAIRE III

Circuit de Waterloo (13 km)

Parking conseillé : derrière le Dôme.

Le début de la promenade se situe au centre de Waterloo devant le Musée Wellington. C'est une belle maison avec porte cochère en style Louis XV bâtie en 1705 par un des premiers constructeurs de la chaussée de Bruxelles, Humbert Olivet. Elle fut pendant plu-



Waterloo : Musée de Cires.

d'un siècle et à partir de 1777 un relais de la poste aux chevaux et était tenue par la veuve Antoine Bodenghien lors de la bataille. Elle est actuellement propriété communale.

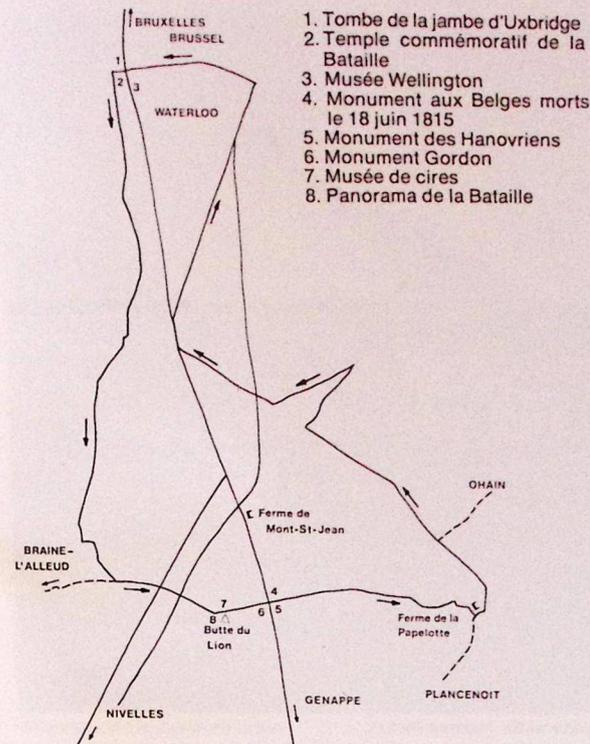
C'est là que le duc de Wellington, Commandant en Chef des Armées Alliées, installa son Quartier Général les 17 et 18 juin 1815 et qu'il rédigea son bulletin de victoire dans la soirée du 18. C'est pour cette raison d'ailleurs que la dénomination « bataille de Waterloo » passa à la postérité, car la plus grande partie des combats se déroulèrent en fait sur le territoire de l'ancienne commune de Plancenoit, aujourd'hui fusionnée avec Lasne. Les Français l'appelaient souvent « bataille de Mont-Saint-Jean » tandis que les Prussiens la dénommaient « bataille de la Belle-Alliance ».

La visite du Musée constitue le prélude nécessaire à celle du champ de bataille. Le visiteur trouvera dans une grande salle une série de panneaux lumineux représentant à différentes heures la position des troupes durant les phases de la bataille.

Il y trouvera également de nombreux souvenirs d'époque, meubles, armes, drapeaux et objets personnels du Duc. Le Musée possède la table de campagne, le manteau qu'il portait à la bataille, ses lunettes, son coffret de dépêches et de nombreux cadeaux qu'il reçut en gratitude de sa victoire.

Dans la pièce attenante à celle de Wellington est visible le lit dans lequel expira son aide de camp, Sir Alexandre Gordon. Le Musée garde aussi précieusement la prothèse en bois de Lord Uxbridge, commandant en chef de la cavalerie anglaise et danseur émérite, qui perdit sa jambe à la bataille.

Récemment, de nouvelles pièces ont été aménagées. La salle hollandaise, avec la trousse de voyage de Constant Rebecque, chef d'état-major du Prince d'Orange; la salle française, avec deux aigles des gardes départementales données par Napoléon lors de l'assemblée du Champ de Mai au Champ-de-Mars le 1^{er} juin 1815, aux délégués des collèges électoraux; la salle allemande avec une lithographie de Blücher soignant ses contusions après sa chute à Ligny et même une salle d'histoire locale avec le fameux drapeau décerné aux combattants de 1830. Dans le jardin attenant on a rassemblé diverses tombes de combattants alliés comme celle du major Rowley Heyland, du lieutenant-colonel Edward Stables et du colonel Ellis.



1. Tombe de la jambe d'Uxbridge
2. Temple commémoratif de la Bataille
3. Musée Wellington
4. Monument aux Belges morts le 18 juin 1815
5. Monument des Hanovriens
6. Monument Gordon
7. Musée de cires
8. Panorama de la Bataille

Le Musée est ouvert tous les jours, sauf les lundis, de 9 h à 12 h et de 13 h à 18 h. En juillet et en août, il est ouvert tous les jours.

Nous quittons le Musée pour découvrir en face la **Chapelle Royale**.

Le visiteur arrivant de la capitale par la chaussée de Bruxelles ne manquera pas, dès son entrée dans le centre de Waterloo, d'être frappé par ce dôme monumental qui surplombe à sa droite les toits du centre du village.

Curieusement, ce n'est pas à l'église paroissiale qu'il fait face et seuls les latinistes pourraient déceler la signification historique de ce monument en déchiffrant l'inscription sur le fronton d'entrée supporté par six colonnes.

Aidons le touriste en lui en offrant la traduction fidèle :

« A Dieu très bon et très grand et dédiée à Joseph et Anne pour la descendance souhaitée par les seigneurs catholiques à Charles II, roi d'Espagne, François Antoine Augusto, marquis de Castanaga, gouverneur de Belgique a offert cette chapelle et il a posé la pierre de fondation avec des vœux éternels. » D'où son nom de Chapelle Royale. Nous sommes là en présence du dernier souvenir de la fin de la domination espagnole en Belgique, puisqu'elle fut bénie en 1690. Charles II mourut en 1700 à 37 ans sans que ce vœu de descendance ne soit exaucé.

Ces circonstances étaient depuis longtemps oubliées après 1815 où l'on finit par appeler la chapelle : **Temple commémoratif de la Bataille**. En effet, l'année suivante on y installa vingt-sept plaques funéraires rappelant les victimes alliées de la bataille et notamment celle du général-major belge Baron van Merlen, tué le 18 juin 1815. Ces plaques commémoratives sont depuis quelque temps remplacées dans l'église adjacente qui date de 1855. Seuls sont restés dans le Dôme le buste de Wellington en marbre blanc, œuvre d'Adams, et deux bas-reliefs. Celui de droite, œuvre de Wiener, est en bronze; il représente la Victoire tenant d'une main une branche de laurier et de l'autre une couronne et est consacré à Frédéric de Nassau. Celui de gauche est en marbre blanc sculpté par Geefs et reproduisant les armes de la Grande-Bretagne.

L'église **Saint-Joseph**, qui prolonge le temple, mérite également quelque attention, et en particulier sa chaire de vérité, chef-d'œuvre du XVII^e siècle, dont la cuve se compose de quatre pan-

neaux sculptés représentant « le Sermon sur la Montagne », « la Pêche Miraculeuse », « la Samaritaine » et « le Seigneur et les petits enfants ». Remarquons devant la cuve un groupe sculpté figurant Marie et Marthe. La rampe d'escalier est ornée de figures d'anges. La chaire et le banc de communion proviendraient de l'abbaye d'Aywiers et furent restaurés par Van Hool.

Quant au maître-autel, du même artiste, il est surmonté d'un Jugement dernier en bois de chêne. Le tableau central représente l'Assomption de la Vierge, copie d'un Murillo exécutée par une artiste anglaise du nom de Fanny Core.

Prenons la rue de la Station, tournons à gauche dans la rue François Libert, du nom d'un ancien instituteur de Waterloo, et continuons tout droit. A notre gauche, la **Chapelle Mouchet**, érigée par le premier bourgmestre de la localité et nous longeons le **Château Damiens**, propriété communale. C'est là qu'habita autrefois le brigadier Jacques Pastur dit Jaco, mercenaire des Armées espagnoles puis autrichiennes et qui combattit ici même à Waterloo l'armée de Marlborough, ancêtre du célèbre Winston Churchill.

Nous traversons le boulevard de la Cense. L'appellation provient de la Cense de Waterloo, complètement incendiée en 1818, et qui fut dans le passé propriété de l'abbaye de Forest qui possédait à Waterloo de nombreuses terres.

Nous continuons notre trajet par le chemin des Noces. Jusqu'au XVIII^e siècle, Waterloo relevait de la paroisse de Braine-l'Alleud et c'est par ce chemin que se rendaient nos futurs époux pour échanger leurs promesses.

Nous coupons le Fond Van den Bosch et traversons la chaussée Bara qui relie Mont-Saint-Pont à Joli-Bois. Le nom de Bara ne vient pas du conventionnel Barras ni de Bara, l'enfant célèbre des armées républicaines, mais bien de l'entrepreneur qui édifia la chaussée.

Nous nous trouvons maintenant à la limite mitoyenne entre Waterloo et Braine-l'Alleud, chemin du Longchamps, et en le suivant nous atteignons au Ménéil la station de réserve de pompage de la C.I.B.E. entourée d'un bois de sapins. C'est dans la plaine d'en face que vint combattre pour la première fois à Waterloo le fameux maréchal Soult. Entouré de Lefebvre, Kléber et Ney, les armées ré-



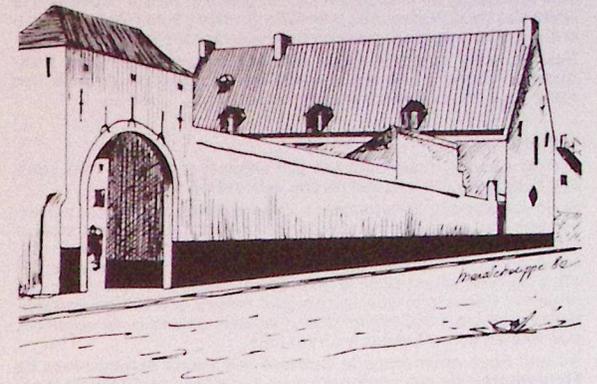
Braine-l'Alleud : Chapelle castrale de la ferme d'Hougoumont.



Plancenoit : le monument élevé récemment à la mémoire du lieutenant général Sir Thomas Picton.



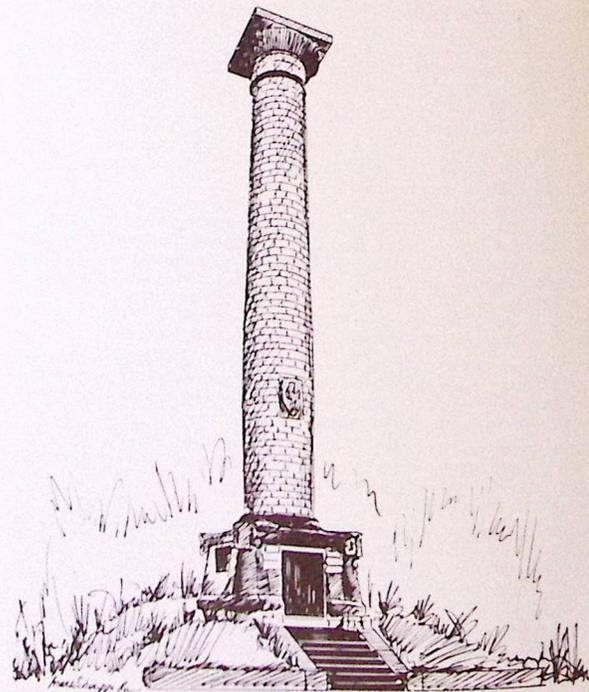
Plancenoit : la Belle-Alliance.



Plancenoit : Ferme de la Haie-Sainte.



Plancenoit : Monument français de l'Aigle blessé.



Plancenoit : Colonne Victor Hugo.



Waterloo : la Ferme de Mont-Saint-Jean vers 1840 (d'après une gravure d'époque).

publicaines repoussèrent les troupes autrichiennes du Prince Cobourg.

En haut du chemin des Roussettes, à notre droite, nous coupons la chaussée de Mont-Saint-Jean pour arriver à Merbraine sous Braine-l'Alleud. Par la rue du Charron et la rue des Bleuets nous arrivons sur la route du Lion. Sur la hauteur, nous franchissons la chaussée de Nivelles pour découvrir le Champ de Bataille en passant au-dessus de l'autoroute. Nous nous trouvons à nouveau à la limite des deux communes précitées, formée par le fameux chemin creux qui constituait la position des Alliés durant la bataille.

Suivant notre cadence, nous avons dû marcher pendant trois-quarts d'heure à une heure, peut-être serait-il bon de faire une halte pour nous rafraîchir au pied de la Butte.

Variante

Arrivés au Lion, nous pouvons soit entamer le circuit I « Au cœur des combats » (11 km) soit revenir vers Waterloo.

Si nous décidons de retourner à notre point de départ, nous poursuivons tout droit notre route par ce que l'on appelait autrefois le chemin de la Croix pour arriver au **Monument des Belges** (n° 12) élevé en 1914. Il porte l'inscription « Aux Belges morts le 18 juin 1815 en combattant pour la défense du drapeau et l'honneur des armes ». Rappelons que les troupes belges à Waterloo comportaient quelque 4.000 hommes et que deux généraux de cavalerie, Van Merlen et de Gollaert, y furent tués.

Au loin nous apercevons le **Couvent des sœurs dominicaines de Ficherfont** à ne pas confondre avec le château de Ficherfont qui se trouvait à la Marache. Aujourd'hui complètement disparu, il abrita une nuit le célèbre duc de Marlborough lors de ses campagnes contre les troupes françaises du maréchal de Villeroy en 1705.

C'est de ce côté que nous continuons notre périple en passant devant la **ferme de la Papelotte** (n° 11). Elle formait l'extrême gauche de Wellington et fut défendue par von Rittberg. Enlevée par Duroc, elle fut reprise le même soir et incendiée. Au cours de son pèlerinage à Waterloo, Victor Hugo vint souvent y méditer. Elle fut rebâtie en 1860.

En contournant la Papelotte, nous prendrons à gauche le chemin des Cosaques pour bifurquer immédiatement à gauche dans le chemin des Catamouriaux, beau sentier ombragé qui monte vers le plateau.

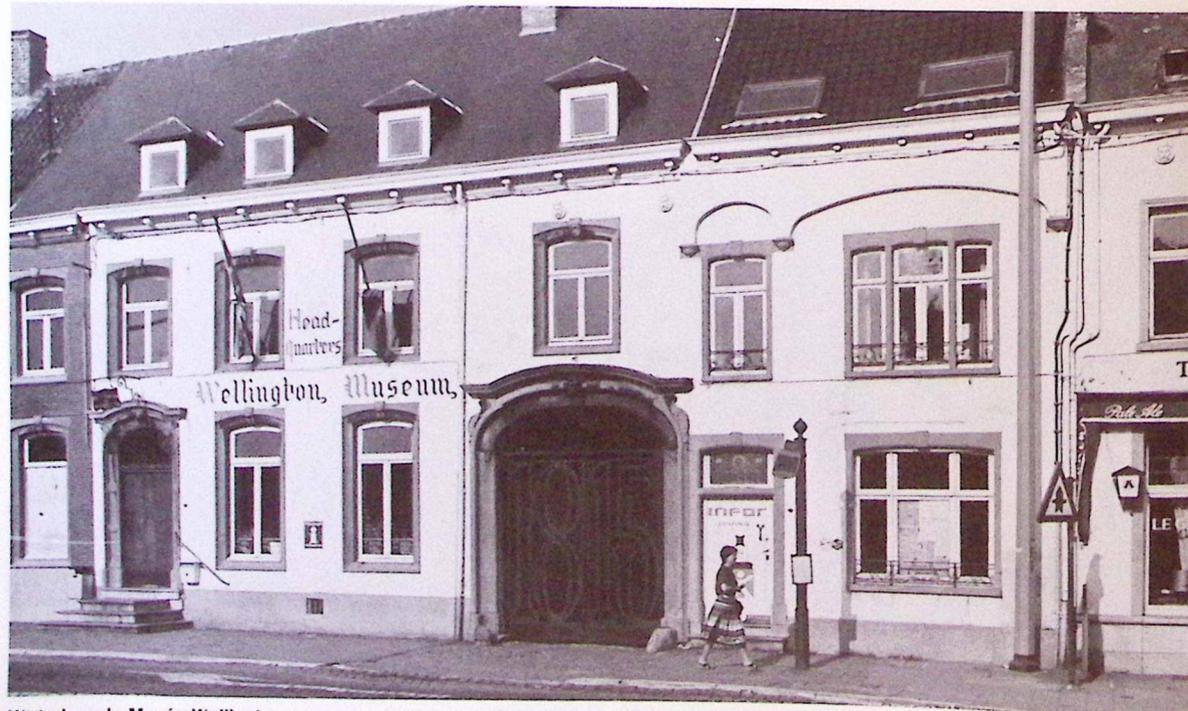
Variante

Arrivés sur la hauteur, nous pouvons emprunter une partie du circuit IV, rejoindre Ohain et revenir en bus à Waterloo (4 km). Pour cela, tournons à droite sur la hauteur dans le Vieux Chemin de Wavre et suivons la description de l'itinéraire IV.

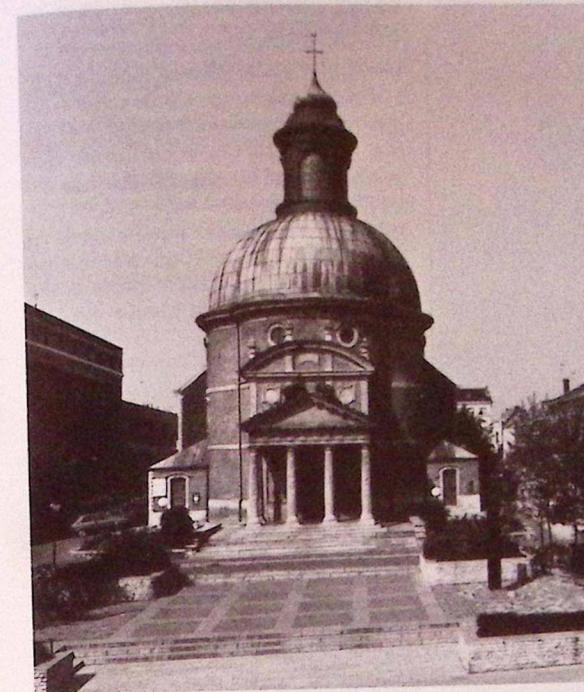
Si nous continuons vers Waterloo, nous atteignons la chaussée de Louvain où nous tournons à droite pour rejoindre le hameau de Vert Coucou. Nous suivons à gauche la rue Victor Hugo vers le cimetière de Waterloo. En passant sur le pont de l'autoroute, nous arrivons à l'église Sainte-Anne, nouvellement érigée à l'emplacement d'un ancien sanctuaire détruit par un incendie. En continuant la rue Sainte-Anne, nous atteignons la chaussée de Bruxelles où nous tournons à droite vers la place de Joli-Bois, pour y emprunter la chaussée de Tervuren. Cette chaussée fut la dernière construite dans la Forêt de Soignes. Elle date de 1832 et fut exécutée par la Société Générale. C'est la raison pour laquelle les locaux l'appellent encore « El route del Banque ». C'est une route rectiligne vraiment magnifique dans son ample perspective. A notre droite apparaît bientôt un immeuble qui mérite le coup d'œil. Il s'agit d'une ancienne exploitation construite également par la Société Générale à la même époque. Elle s'appelait alors Raffinerie Nationale de sucre indigène et exotique. C'est un magnifique exemple d'architecture d'exploitation industrielle agricole, avec des poutres en chêne et des colonnes de pierre de dimensions impressionnantes. Elle est formée d'un énorme quadrilatère de bâtiments de 220 m de long sur 80 m de large. Autrefois, des ateliers de traitement de noir animal occupaient en bonne saison 150 ouvriers, la production annuelle de sucre s'élevait à 700.000 kg. La raffinerie était entourée d'un domaine de 166 hectares réservé à la betterave sucrière.

Cette propriété vient d'être rachetée par la commune pour y établir un centre culturel.

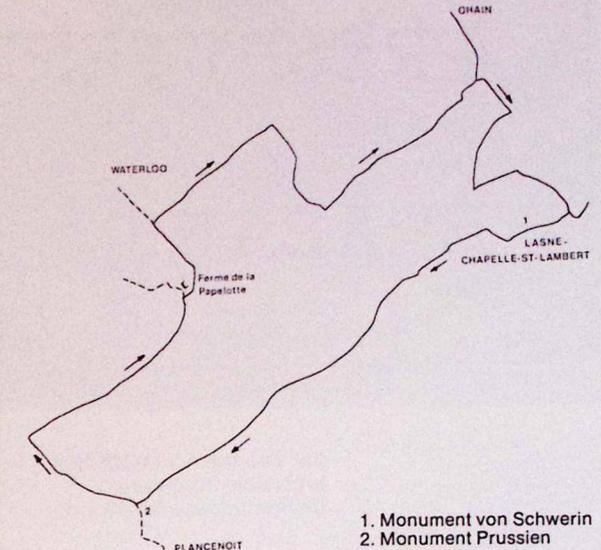
En poursuivant la chaussée de Tervuren, nous voyons à droite le Couvent de Berlaimont et immédiatement après la célèbre Chapel-



Waterloo : le Musée Wellington.



Waterloo : Temple commémoratif de la Bataille.



1. Monument von Schwerin
2. Monument Prussien

le Musicale où se réunissent les candidats du Concours Reine Elisabeth. A l'arrière, dans un domaine de 300 hectares de bois, la résidence du roi Léopold III et tout à côté la ferme pilote du Comte de Launoy.

Nous quittons alors la chaussée à hauteur du pont de l'autoroute en prenant à gauche l'avenue Reine Astrid pour rejoindre la Chapelle Royale, point de départ de notre excursion.

Après un dernier coup d'œil sur la place Albert I^{er}, d'une urbanisation de bon goût, avec son monument du civisme dû au grand talent de feu Philippe Denis, nous aurons une pensée émue pour le retour victorieux du Duc de Fer, pour la triste odyssée de Charles II mais aussi pour tous les héros anonymes qui dorment encore dans la morne plaine que nous avons parcourue.

ITINERAIRE IV

Circuits Ohain et Lasne (14,5 km)

Parking conseillé : « Le Messenger de Bruxelles »

Deux circuits sont possibles à partir d'Ohain et de Lasne pour rejoindre l'itinéraire central. A partir d'Ohain le promeneur peut prendre au plus court en joignant directement la ferme de la Papelotte (4 km). Il peut également partir vers Lasne, et de là se diriger vers le Monument Prussien à Plancenoit (8 km). Le trajet complet Ohain - Lasne - Plancenoit - ferme de la Papelotte - Ohain représente 14,5 km.

1. Départ d'Ohain (4 km)

Cette promenade prend son point de départ au carrefour, récemment aménagé, du Messenger de Bruxelles, jadis point de départ d'un service de voitures vers la capitale.

Par la rue du Try Bara, nous gagnons la très pittoresque Place

Communale, en forme de triangle, propre à l'époque gauloise à la défense à l'abri des chariots. Au sommet de la place, Monument des Frères Mascart dont l'un Julien fut Président du Conseil Provincial, le second Louis, Bourgmestre, Conseiller Provincial et Député, le troisième François, Bourgmestre et Député.

A la façade de la Maison Communale, une plaque commémorative rappelle que, pendant la dernière guerre, les conversations qui devaient aboutir, à la libération, à l'institution de la Sécurité Sociale, se déroulèrent à Ohain.

Nous découvrons, en bordure de cette place, le **Manoir d'Ohain**, demeure remontant au XVII^e siècle, mais profondément remaniée aux XVIII^e et XIX^e siècles. Dans la bâtisse antérieure, fut ordie la conspiration de 1568 contre le duc d'Albe. Le secret fut éventé et le châtelain, Jean Hincart, s'enfuit en Rhénanie avec plusieurs conspirateurs, parmi lesquels son serviteur Jean Minuit.

Vers 1580, dans une communauté protestante hollandaise, naquit Pierre Minuit, dont les parents avant l'exil, avaient vécu à Ohain.

Le 4 mai 1626, il débarqua à New York dont il sera le Premier Gouverneur, après avoir acheté aux Indiens l'île de Manhattan.

Par la rue de l'Eglise, au charme villageois presque intact, nous atteignons l'église **Saint-Etienne**, avec sa tour fortifiée. A l'intérieur remarquables stucs blancs de 1759. Dans le chœur, toiles de Du Mesnil, provenant de l'abbaye d'Aywiers : autel, chaire de vérité, banc de communion, confessionnaux Régence sous Louis XV.

En face de l'église, presbytère de 1729, comme l'indiquent les ancrages scellés dans la façade principale. La maison fut partiellement remaniée au XIX^e siècle. A l'intérieur, l'escalier est signé et daté : « ARNOULD COQUETTE, M^{re} CHAPTIER, 1730 ».

Au bas de l'église, la route de la Marache qui a conservé, sur la plus grande partie de son parcours, son caractère rustique, encaissé par endroits, nous conduit jusqu'aux abords du Champ de Bataille proprement dit, près des fermes de la Papelotte et de la Haie (n° 11) où nous empruntons, à notre choix, le circuit I « Au cœur des combats » (11 km) ou éventuellement le circuit III « Waterloo » (13 km).

(à suivre)

PRESBYTERES EN BRABANT 12

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode



PAMEL (ROOSDAAL) Kerkhofstraat, 13

La maison à cinq travées date du XVII^e siècle (une pierre encastrée dans le pignon gauche porte le millésime 1617) ; elle a été agrandie et remaniée vers 1840. La cure fut désaffectée à la fin du XIX^e siècle.

Un salon, situé au rez-de-chaussée de l'aile ouest, conserve un plafond en stuc à moulures du XVIII^e siècle et les armes de l'abbaye de Ninove avec la devise « Sic Luceat ».

Le pignon gauche, à l'arrière, est redanté.

SINT-KWINTENS-LENNIK Deken Verbesseltstraat, 9

Doyenné enclos, primitivement à un seul niveau, construit, selon la tradition, en 1735, par l'abbaye de Nivelles et restauré en 1769, exhaussé au XIX^e siècle. Les traces du premier toit sont visibles dans l'appareil de briques du pignon gauche.

Le style de la façade n'évoque pas le XVIII^e siècle ; il pourrait faire croire que la maison est beaucoup plus ancienne. La propriété, fort bien entretenue, est précédée d'un petit jardin et suivie d'un vaste plan de gazon cerné de hauts arbres.

GROOT-BIJGAARDEN (GRAND-BIGARD) Van Beverenstraat, 1

Le presbytère ici s'inscrit dans un environnement exceptionnel ; entre l'église, l'hôtel communal et le château, il se dégage sur un fond de verdure. Démoli par les bombardements durant la dernière guerre, il fut parfaitement restauré. C'est une grosse maison carrée de pierres et de briques, sous un large toit à lucarnes redantées, et entourée d'un magnifique jardin de fleurs. Le millésime 1780, repris dans le soubassement en grès, rappelle la date initiale de construction.

L'église, naguère, fut fondée par les seigneurs de Bigard qui, de ce fait,

L'ancienne cure de Pamel date du XVII^e siècle, mais elle fut agrandie et remaniée vers 1840.

Ci-contre : le presbytère de Groot-Bijgaarden (Grand-Bigard) est une imposante demeure carrée construite en briques et pierres en 1780 et admirablement restaurée après la seconde guerre mondiale.

Au centre : la cure d'Essene est une opulente bâtisse édifée par l'abbaye d'Affligem en 1758.

En bas : le presbytère de Sint-Martens-Bodegem est une sobre construction remontant à 1754.

gardèrent durant tout l'ancien régime, le droit de nommer le desservant.

Godefroid I^{er} de Brabant fonda à Grand-Bigard un prieuré de Bénédictines dépendant de l'abbaye d'Affligem ; en 1548, ce prieuré fut érigé en abbaye indépendante. Elle se signalait, entre autres, par un très important pèlerinage à sainte Wivine, ancienne abbesse. On imagine sans peine la splendeur des cérémonies et le concours énorme de pèlerins déambulant entre la belle cure et l'église proche.

Signalons, contre un mur extérieur de l'église, la pierre tombale de Laurent-Benoît Dewez, le célèbre architecte qui, à la fin du XVIII^e siècle, participa à la construction du palais de Charles de Lorraine, près de la place Royale actuelle. Laurent-Benoît Dewez était né à Petit-Rechain en 1731 ; il mourut à Grand-Bigard en 1812. Après un séjour en Italie, il s'était fixé à Bruxelles en 1760 et s'était fait construire à Grand-Bigard une gracieuse maison de plaisance.

ESSENE Assestraat, près de l'église

Opulente demeure construite par l'abbaye d'Affligem en 1758. Elle était jadis entourée d'un mur de briques percé d'un porche ; cette enceinte a été récemment démolie.

A l'heure actuelle, on peut voir, dès la rue, la maison de briques et de pierres, précédée d'une vaste pelouse décline, coupée de parterres de roses. Un chemin en pente douce mène à la porte d'entrée de style Louis XV, surmontée d'une imposte en éventail. Les fenêtres ont conservé leurs petits carreaux de verre artisanal.





KOBBEGEM
Broekstraat, 14

La maison n'offre guère d'intérêt particulier, mais elle est remarquable par les épaisses frondaisons qui semblent la garder et notamment par un énorme hêtre rouge.

L'église est proche ; on y venait prier pour guérir les malades mentaux et le concours de pèlerins était si grand, paraît-il, que parfois les prairies et le cimetière attenants se couvraient de huttes pour les héberger.

HAMME
Lindestraat, 112

Humble cure du XIX^e siècle, sans intérêt architectural ; elle ne retiendrait pas l'attention, sans le site tout proche de l'église. Le sanctuaire en moellons gris, planté au milieu du cimetière, est pareil à une grosse chapelle rustique, mais il est entouré d'une trentaine de hêtres rouges qui lui font une véritable garde d'honneur. On ressent une profonde émotion devant cet ensemble extraordinaire et instinctivement on y parle plus bas, comme dans un temple sacré.

L'église fut construite au XIII^e siècle, sur la tombe de sainte Gudule — si chère aux Bruxellois — qui naquit à Hamme au VII^e siècle et y mourut en 712.

MAZENZELE
Dorp, 42

Maison du XVIII^e siècle, en briques, sous un toit en bâtière. La façade a été décapée.

L'église se trouve en face et forme, avec la cure, un ensemble qui marque le vrai cœur du village.

Le curé de la paroisse conserve pieusement au presbytère quelques précieux vestiges d'autrefois : la cloche qui jadis surmontait le toit et sonnait l'alarme en cas d'incendie ou de danger ; un petit lutrin en dinanderie daté du 1^{er} novembre 1660 et signé DUSART ; un groupe « Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus » en chêne polychrome, bon exemplaire d'art populaire du XVI^e siècle ; un bel ostensorio Louis XIV ; une petite sonnette à trois clochettes qui marquait, il n'y a guère encore, les différentes phases de la

messe ; deux éléments d'un retable (chêne sculpté XIX^e siècle) rappelant l'histoire de saint Pierre, patron de la paroisse. Signalons aussi un tableau sur bois, relatant également l'histoire de saint Pierre et portant, à l'arrière, une référence à Rembrandt (le tableau pourrait provenir de l'atelier de Rembrandt, mais on ne possède aucune certitude).

Pendant l'occupation française, Mazenzele, grâce à sa situation en retrait de la Heirbaan seule utilisée à l'époque, échappa aux exactions des troupes et aux règlements draconiens qui sévissaient partout ailleurs, à tel point que la commune fut seule à conserver sa compagnie d'arbalétriers.

BEKKERZEEL
Processiestraat, 2

La paroisse, qui dépendait de l'abbaye de Grand-Bigard, est citée dès 1366.

La cure actuelle, construite en 1764, est une belle maison double en briques et grès. Une jolie porte, en anse de panier, a été placée à l'annexe et semble provenir d'un bâtiment plus ancien.

Mais si l'architecture du presbytère présente de l'intérêt, c'est surtout son histoire qui nous a retenue. En effet, c'est dans cette demeure discrète que Vonck et le Général Vander Meersch se réunirent le 30 août 1789, pour signer leur premier accord concernant les révoltes qu'ils voulaient fomenter contre le régime autrichien et qui devaient prendre place dans les annales sous le nom de Révolution brabançonne.

Aujourd'hui encore, la petite route sinueuse, qui mène à Bekkerzeel, a conservé quelque mystère et demeure très évocatrice. On imagine fort bien le petit avocat termondois et le général en retraite descendant à cheval vers le bourg de Bekkerzeel et se réunissant à la cure pour une mystérieuse entreprise.

ZELLIK
Kerklaan

La paroisse appartenait à l'abbaye de saint Bavon de Gand, saint Bavon étant d'ailleurs le patron de l'église.

Le presbytère, construit en 1770, est un peu surélevé. C'est une grande maison double posée dans un jardin.

MOLLEM
Dorp, 22

Propriété clôturée du XVIII^e siècle. La maison double est à cinq travées et deux niveaux, sous un toit en bâtière. A remarquer la belle imposte pourvue de vitres artisanales anciennes.

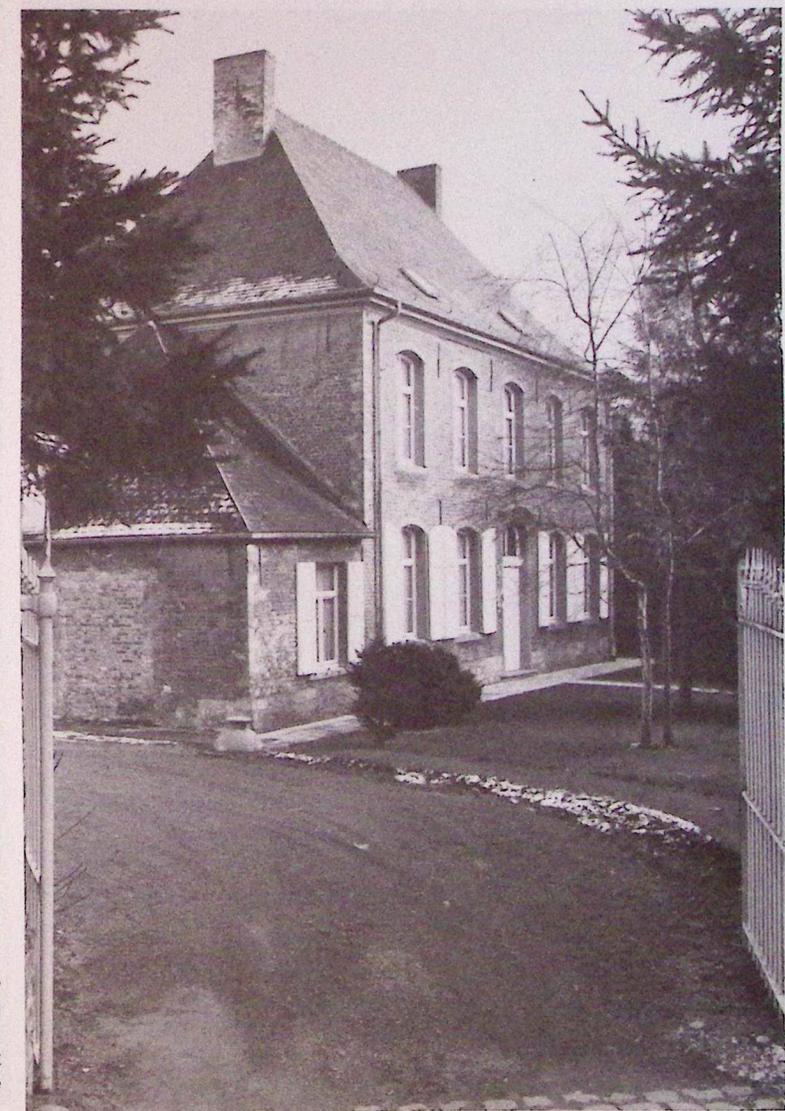
Le jardin est remarquable par la variété et la taille imposante de ses arbres : marronniers, genévriers, tilleuls et hêtres rouges.

MERCHTEM
Kerkstraat, 9

Maison double à fronton percé d'une fenêtre et d'un oculus surmonté d'un cartouche portant « Anno 1789 ». La façade a été remaniée et cimentée au XIX^e siècle. (à suivre)

Voir également « Brabant » n^o 2 et 4/1978, n^o 1, 2, 4 et 6/1979, n^o 1, 5 et 6/1980, ainsi que les n^o 1 et 3/1981.

La cure de Bekkerzeel, édiflée en 1764, eut, à son corps défendant, partie liée avec la Révolution brabançonne.



En haut de la page : le presbytère de Kobbegem forme un ensemble sans prétention entouré, en été du moins, d'épaisses et admirables frondaisons.
Ci-dessus : la cure de Zellik est une élégante demeure élevée en 1770 et qui voisine la très belle église paroissiale dédiée à saint Bavon.

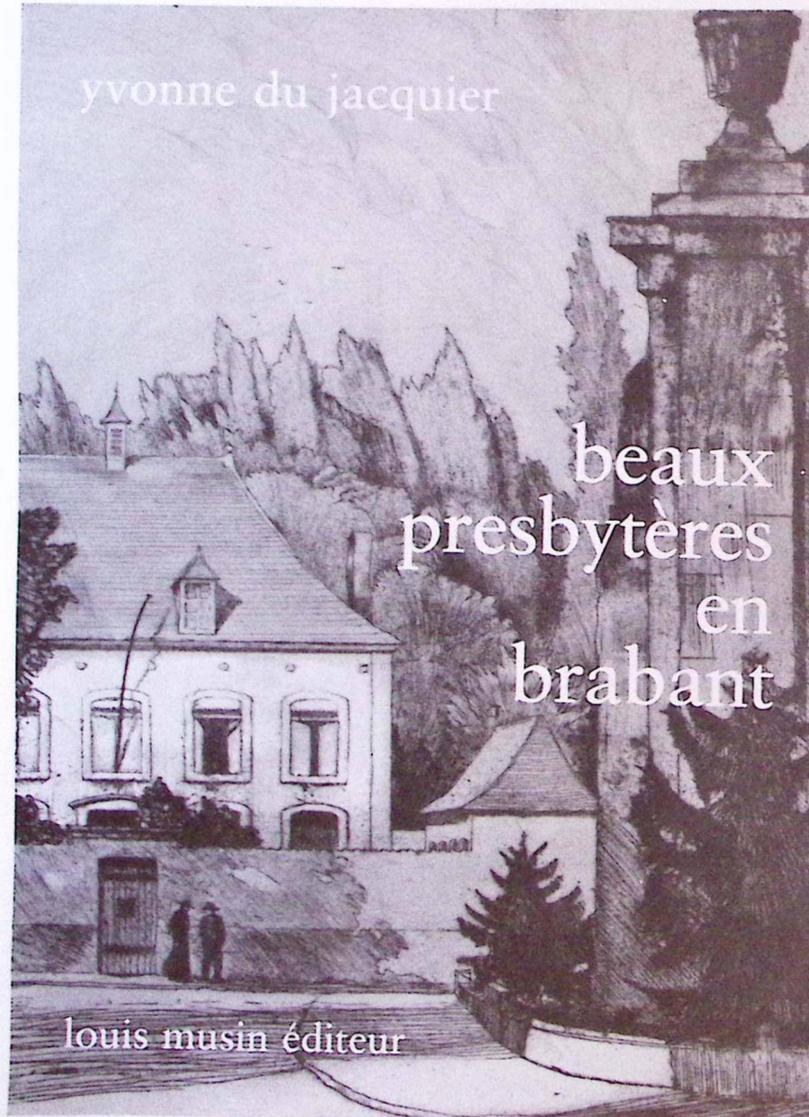
Lorsqu'on découvre le presbytère d'Essene, on est plein d'admiration. Hélas ! à le voir de plus près, on déchanté quelque peu, car il est désaffecté et abrite des services administratifs. Cela n'enlève rien à la beauté de son architecture, mais on regrette qu'il ne soit pas restauré. Souhaitons que la commune d'Essene, qui soigne fort bien la pelouse et les

parterres, rende bientôt au bâtiment sa splendeur première.

SINT-MARTENS-BODEGEM
Processiestraat, 3

Cure construite en 1754 ; on lui a ajouté par la suite deux annexes un peu bizarres, avec toit en forte pente. La propriété est entourée d'une haie assez haute en résineux.

vient de paraître



Après sa ronde des « Belles Chapelles en Brabant » parue, en 1978, aux Éditions Louis Musin et qui connut un franc succès, Yvonne du Jacquier, archiviste honoraire de la commune de Saint-Josse-ten-Noode et fidèle auteure que talentueuse collaboratrice de notre revue depuis plus de deux décennies, récidive pour notre plus grand plaisir. Elle nous invite cette fois à l'accompagner à la découverte des beaux presbytères du Brabant et Dieu sait que dans ce domaine, notre province est en mesure de damer le pion à toutes les autres régions du pays.

Ronde des presbytères remarquables du Brabant, sans doute, mais ronde qui n'a rien d'inférieure puisque'elle se déroule constamment sous la protection céleste personnifiée par les bons vieux curés de nos villes et de nos villages. Au total, la bagatelle de 149 presbytères ont été retenues par l'auteur en raison surtout de leur valeur architecturale et historique mais aussi parfois pour le charme suranné qu'elles continuent de dégager et qui fleure si bon le passé.

Chaque presbytère bénéficie d'une étiquette signalétique, a sa propre carte d'identité (dates de construction, de restauration, de reconstruction, affectation actuelle, etc.) mais ces fiches, qui gardent toute leur rigueur scientifique, n'ont rien de rébarbatif, loin s'en faut, car l'auteur, dans ce style vif, agréable, un rien caustique qui lui est propre, a su truffer son récit d'anecdotes toujours savoureuses, souvent inédites puisées directement à la source (confidences de curés, archives paroissiales) et puis, elle n'a pas son pareil pour faire revivre, avec sa sensibilité toute féminine, un cadre, un climat, une époque.

Bref, un livre plaisant et instructif qui ravira tous les amoureux de vieilles pierres chargées d'art, d'histoire et de poésie.

« Beaux Presbytères en Brabant », ouvrage (format 24x17) d'une présentation très soignée, comportant 112 pages et rehaussé de 79 illustrations dont une gravure du regretté Henri Quittelier, ornant la couverture.

Édité chez Louis Musin et préfacé par Georges Sion, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, ce très beau livre est vendu au prix de 420 F. On peut notamment se le procurer au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 (2e étage) à 1000 Bruxelles.

Y.

avis - échos - avis - échos

Le Théâtre National entame sa nouvelle saison

Monsieur Jacques Huisman, une fois de plus, s'est fait un honneur de présenter, le 7 septembre dernier, la nouvelle saison du Théâtre National, lors d'un cocktail de presse sur le grand plateau du théâtre, au Centre Rogier. Devant une brochette d'acteurs, de metteurs en scène dont certains étrangers, et de journalistes de théâtre, le prestigieux et toujours aimable directeur du Théâtre National a évoqué les spectacles qui allaient, cet automne et cet hiver, réjouir l'œil et l'oreille des spectateurs du « National ». Trois reprises dont **Cyrano de Bergerac**, qui a affirmé la saison dernière son succès grandissant auprès de la jeune population spadoise, aux côtés, aussi, de **L'Avare** qui a dépassé le cap de la « centième » dans l'interprétation que lui donne la troupe du « Rogier », avec ses éléments les plus jeunes. Huit créations : André Debaar, metteur en scène toujours souriant, vient à la barre défendre **La double inconstance** et Marivaux son auteur, dont il a découvert avec émerveillement les profondeurs.

Jacques Huisman introduit alors un jeune pensionnaire (français) de la Comédie Française, M. Rondet, qui sera le metteur en scène d'une pièce anglaise, **Comédie passion** de Peter Nichols qui a conquis droit de cité dans les saisons programmées place Rogier : humour et émotion, caractéristiques de ce théâtre britannique, actuellement si prolifique parce que protégé et librement encouragé par l'État. Encore une pièce anglo-saxonne avec **La fête de mariage** d'Arnold Wesker qui, malgré son titre, évoque la difficulté, pour un patron, de se mettre sur pied d'égalité avec ses employés.

Vient ensuite **Le cœur sur la main** de Loleh Bellon, un jeune auteur français. Son thème, un peu voisin du précédent : la difficulté d'être bon, vue à travers le rapport entre une dame de la haute société, pleine de bonne volonté, et une femme de condition plus modeste, qu'elle ne comprendra pas. **Le 7e jour, Dieu créa les autres** est une pièce américaine qui traite du problè-



Théâtre National de Belgique (saison 1981-1982) : « L'Alchimiste » de Ben Jonson ; mise en scène de Adrian Brine ; décor de Pierre Jaccaud ; costumes de Yan Tax ; avec Pierre Fox et Paul Clairly.

me de l'isolement des « mal-entendants », à travers une histoire d'amour. **Le suicidaire** est l'histoire, très actuelle, d'un Soviétique qui, pour échapper à la pesée des institutions, s'invente un suicide nécessaire et trouve cinquante groupes ou personnes qui lui proposent une « cause » à laquelle se sacrifier.

Caligula de Camus termine la série des créations. Il sera mis en scène par le jeune et sympathique metteur en scène Bernard De Coster, qui a décidé d'en simplifier le texte. Mais... nous allons oublier **L'Alchimiste** de Ben Jonson, pièce élizabéthaine aux mystères affichés et à l'affabulation tout imprégnée du charme de la fin de la Renaissance anglaise. Hors-abonnement,

pour les festivals d'été à Spa et d'hiver à Virton, **L'Évangile selon Saint Marc**, écrit par les moines de Maredsous et imposant une véritable performance à l'acteur chargé de ce puissant monologue ; le KNS d'Anvers y viendra aussi interpréter **La clef égarée**, curieuse pièce hongroise dont on vous laissera la surprise.

M. Huisman conclut en constatant une fois de plus que les acteurs de pièces de théâtre n'ont pas la place qui leur revient dans ce pays et souligne à nouveau le parallèle évoqué l'an dernier avec le théâtre anglais tout en se réjouissant de la grande fluidité internationale des choses de la scène.

J.A.

Une importante exposition au Passage 44 à Bruxelles
L'Industrie en Belgique 1780-1980

La nouvelle saison des expositions organisées au Passage 44 à Bruxelles par le Crédit Communal a commencé par un événement marquant. Cet événement est le résultat d'une collaboration entre le Crédit Communal de Belgique et la Société Nationale de Crédit à l'Industrie tout comme il y a six ans. A l'époque, cela avait conduit à la réalisation d'une autre grande exposition : « Archéologie Industrielle ».

Ce que le public peut voir présentement est présenté sous le titre « L'Industrie en Belgique — deux siècles d'évolution — 1780-1980 ». Il s'agit d'un portrait, voire même d'une radioscopie de la naissance et du développement de nos plus importantes bran-

ches industrielles. C'est en même temps un sujet qui peut parfaitement attirer et captiver les Belges d'aujourd'hui.

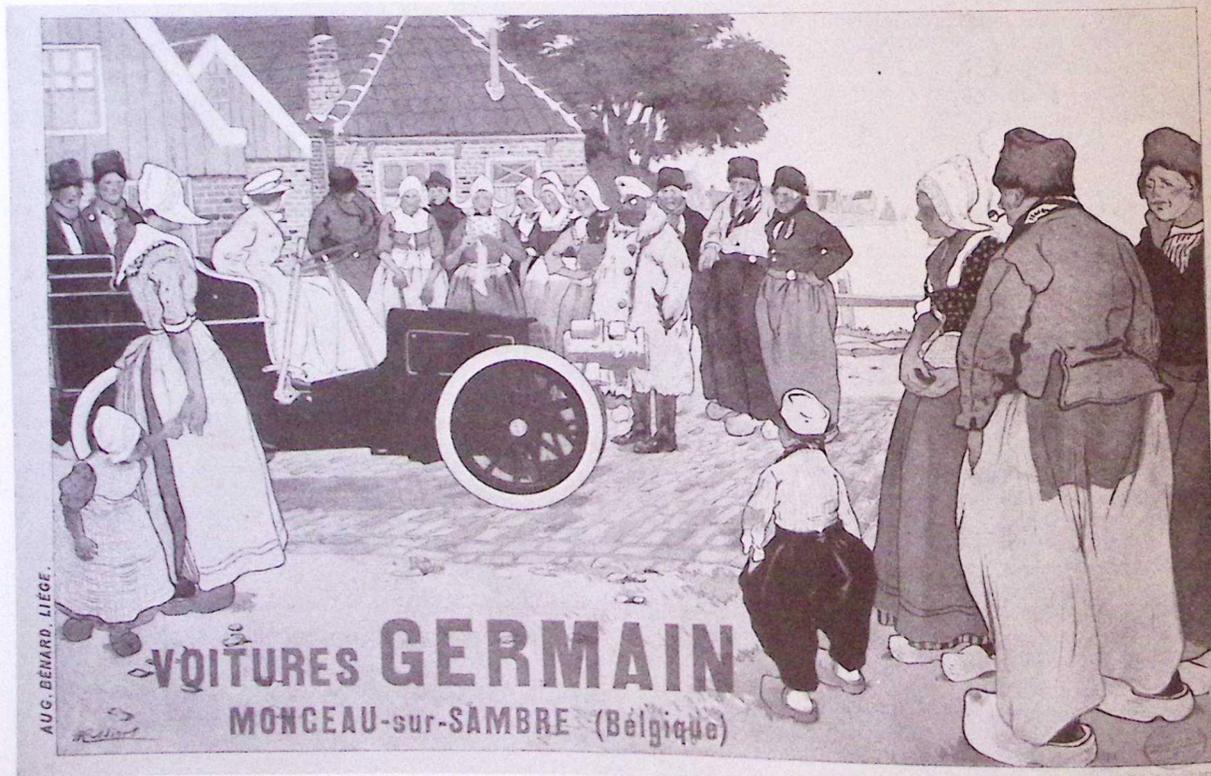
En effet, l'accent a été mis sur la volonté de fournir au public une illustration et un éclaircissement de la naissance de l'industrie et de son développement en Belgique durant deux siècles. Le visiteur peut de la sorte mieux situer les circonstances économiques actuelles dans un cadre plus élargi.

L'exposition est conçue de manière chronologique suivant les diverses phases du développement industriel. Pour chaque période concernée, on a tenu compte de la situation économique générale, du rôle de l'autorité cen-

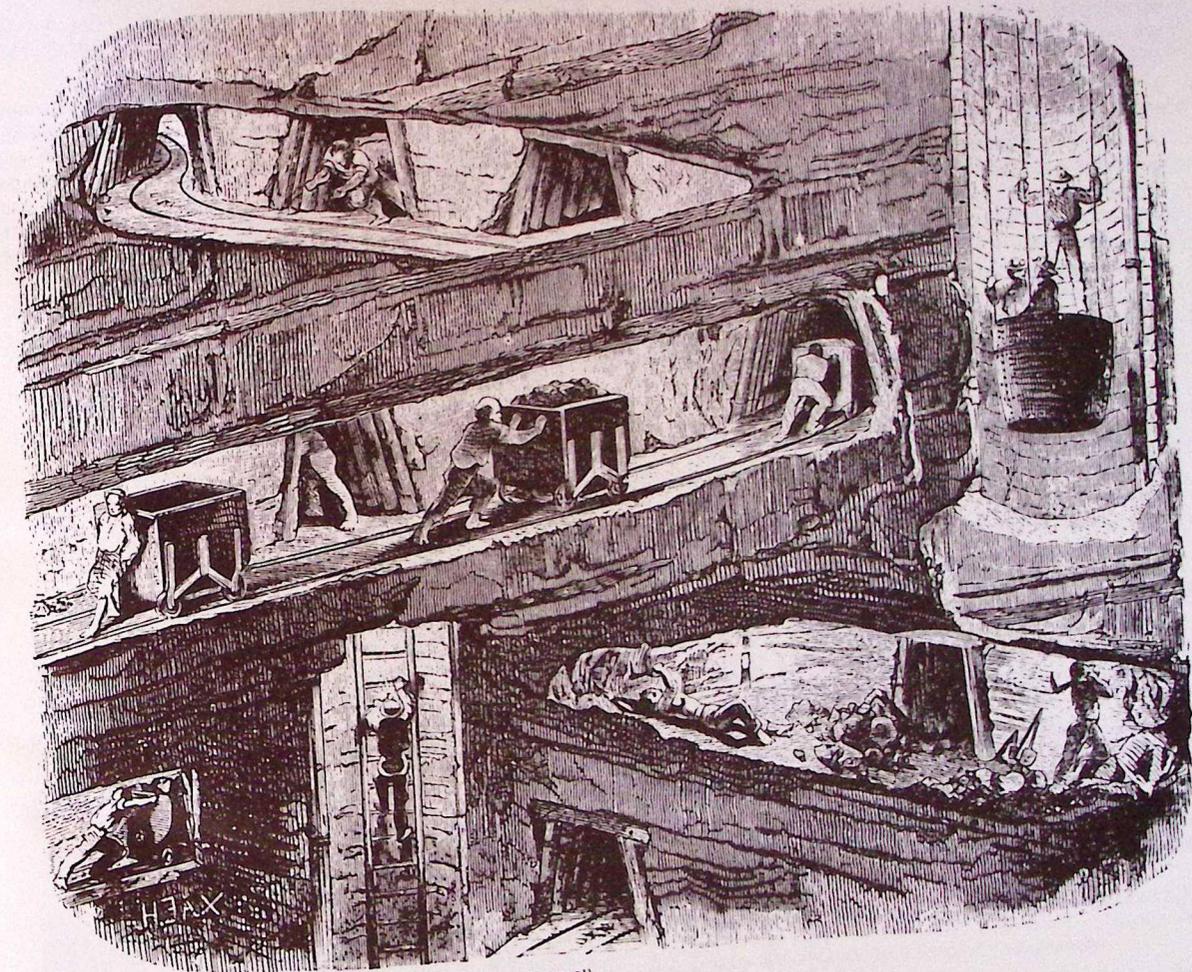
trale, du capital, du développement des diverses industries et de l'aspect social.

La continuité du développement et la complexité des éléments qui composent l'industrie ont été mises en évidence. La structure de l'exposition présente d'ailleurs séparément l'évolution des différents secteurs de l'industrie sans perdre de vue leur interaction et leur période spécifique.

Le catalogue, à nouveau un ouvrage soigneusement élaboré, présente, en plus d'un aperçu complet de l'exposition, une série intéressante d'articles, écrits par plusieurs spécialistes, économistes et historiens de diverses universités. Ici, le développement socio-



avis - échos - avis - échos



Travail des mines à la fin du XIX^e siècle (gravure de Van Bommel).

économique général de la Belgique a été croqué depuis la naissance de l'industrie jusqu'à nos jours. Pareil ouvrage manquait dans l'historiographie belge, cette publication est donc unique en son genre.

L'exposition se tient au Passage 44, à Bruxelles, jusqu'au 22 novembre et est accessible gratuitement tous les jours de 10 à 20 h.

Important : des visites guidées pour

groupes sont également organisées. Tous les renseignements peuvent être obtenus au Crédit Communal de Belgique, Service Culturel - tél. 02/219.32.00, ext. 2505.

A l'intention des collectionneurs, signalons que la catalogue (format 21x29 cm - 328 pages) richement documenté et abondamment illustré (plus de 250 documents dont 21 en couleur) est vendu, à l'entrée de l'exposi-

tion, au prix de 350 F. En dehors de l'exposition, ce catalogue peut être obtenu au prix de 400 F. Les commandes peuvent être adressées soit au Crédit Communal de Belgique, Service Culturel, Boulevard Pachéco, 44 - 1000 Bruxelles ; tél. 02/219.30.70 ext. 2505, compte n° 057-6370330-16 ; soit à la S.N.C.I., Secrétariat Général, avenue de l'Astronomie, 14, - 1030 Bruxelles ; tél. 02/219.18.40, ext. 394 ; compte n° 000-0030500-42.

Bonne nouvelle pour nos membres : la cotisation 1982 est maintenue à 350 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression et d'expédition de notre revue, nous sommes heureux d'informer nos membres que le montant de leur cotisation pour 1982 est maintenu à 350 F (TVA comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à la revue bimestrielle « Brabant » (6 numéros par an).

Nous prions instamment nos membres de verser, dans toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1981, la somme de 350 F à titre de cotisation pour 1982 au CCP 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 600 F (TVA comprise) à notre CCP mentionné plus haut.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs qui ne sont pas membres de notre Fédération, que la revue « Brabant » peut être obtenue au prix de 80 F par numéro.

Un cadeau typique représentatif de Bruxelles

Soucieux d'offrir un souvenir de notre capitale, l'Office de Tourisme de Bruxelles (T.I.B.) a fait réaliser un calendrier mural, imprimé en lin illustré d'un motif symbolisant les pignons de maisons de la Grand-Place.

Ce cadeau, dont l'emballage individuel permet l'expédition postale, est vendu au prix de 190 FB (frais d'expédition en sus); il peut être également retiré au siège du T.I.B. sis 61, rue du Marché-aux-Herbes, 1000 Bruxelles. Tél. 02/513.90.90.

Réduction de 15 % accordée sur l'achat de 24 exemplaires du même article.



1982

JANU.	JANV.	FEBR.	FEVR.
Z 31 3 10 17 24 D	Z 7 14 21 28 D	Z 7 14 21 28 D	Z 7 14 21 28 D
M 4 11 18 25 L	M 1 8 15 22 L	M 1 8 15 22 L	M 1 8 15 22 L
D 5 12 19 26 M	D 2 9 16 23 M	D 2 9 16 23 M	D 2 9 16 23 M
W 6 13 20 27 M	W 3 10 17 24 M	W 3 10 17 24 M	W 3 10 17 24 M
D 7 14 21 28 J	D 4 11 18 25 J	D 4 11 18 25 J	D 4 11 18 25 J
V 1 8 15 22 29 V	V 5 12 19 26 V	V 5 12 19 26 V	V 5 12 19 26 V
Z 2 9 16 23 30 S	Z 6 13 20 27 S	Z 6 13 20 27 S	Z 6 13 20 27 S
MAART	MARS	APRIL	AVRIL
Z 7 14 21 28 D	Z 4 11 18 25 D	Z 4 11 18 25 D	Z 4 11 18 25 D
M 1 8 15 22 29 L	M 5 12 19 26 L	M 5 12 19 26 L	M 5 12 19 26 L
D 2 9 16 23 30 M	D 6 13 20 27 M	D 6 13 20 27 M	D 6 13 20 27 M
W 3 10 17 24 31 M	W 7 14 21 28 M	W 7 14 21 28 M	W 7 14 21 28 M
D 4 11 18 25 J	D 1 8 15 22 29 J	D 1 8 15 22 29 J	D 1 8 15 22 29 J
V 5 12 19 26 V	V 2 9 16 23 30 V	V 2 9 16 23 30 V	V 2 9 16 23 30 V
Z 6 13 20 27 S	Z 3 10 17 24 S	Z 3 10 17 24 S	Z 3 10 17 24 S
MEI	MAI	JUNI	JUNJ
Z 30 2 9 16 23 D	Z 6 13 20 27 D	Z 6 13 20 27 D	Z 6 13 20 27 D
M 31 3 10 17 24 L	M 7 14 21 28 L	M 7 14 21 28 L	M 7 14 21 28 L
D 4 11 18 25 M	D 1 8 15 22 29 M	D 1 8 15 22 29 M	D 1 8 15 22 29 M
W 5 12 19 26 M	W 2 9 16 23 30 M	W 2 9 16 23 30 M	W 2 9 16 23 30 M
D 6 13 20 27 J	D 3 10 17 24 J	D 3 10 17 24 J	D 3 10 17 24 J
V 7 14 21 28 V	V 4 11 18 25 V	V 4 11 18 25 V	V 4 11 18 25 V
Z 1 8 15 22 29 S	Z 5 12 19 26 S	Z 5 12 19 26 S	Z 5 12 19 26 S
JULI	JUILLET	AUG	AOUT
Z 4 11 18 25 D	Z 1 8 15 22 29 D	Z 1 8 15 22 29 D	Z 1 8 15 22 29 D
M 5 12 19 26 L	M 2 9 16 23 30 L	M 2 9 16 23 30 L	M 2 9 16 23 30 L
D 6 13 20 27 M	D 3 10 17 24 31 M	D 3 10 17 24 31 M	D 3 10 17 24 31 M
W 7 14 21 28 M	W 4 11 18 25 M	W 4 11 18 25 M	W 4 11 18 25 M
D 1 8 15 22 29 J	D 5 12 19 26 J	D 5 12 19 26 J	D 5 12 19 26 J
V 2 9 16 23 30 V	V 6 13 20 27 V	V 6 13 20 27 V	V 6 13 20 27 V
Z 3 10 17 24 31 S	Z 7 14 21 28 S	Z 7 14 21 28 S	Z 7 14 21 28 S
SEPT.	SEPT.	OKT.	OCT.
Z 5 12 19 26 D	Z 12 19 26 D	Z 31 3 10 17 24 D	Z 31 3 10 17 24 D
M 6 13 20 27 L	M 4 11 18 25 L	M 4 11 18 25 L	M 4 11 18 25 L
D 7 14 21 28 M	D 5 12 19 26 M	D 5 12 19 26 M	D 5 12 19 26 M
W 1 8 15 22 29 M	W 6 13 20 27 M	W 6 13 20 27 M	W 6 13 20 27 M
D 2 9 16 23 30 J	D 7 14 21 28 J	D 7 14 21 28 J	D 7 14 21 28 J
V 3 10 17 24 V	V 1 8 15 22 29 V	V 1 8 15 22 29 V	V 1 8 15 22 29 V
Z 4 11 18 25 S	Z 2 9 16 23 30 S	Z 2 9 16 23 30 S	Z 2 9 16 23 30 S
NOV	NOV	DEC.	DEC.
Z 7 14 21 28 D	Z 5 12 19 26 D	Z 5 12 19 26 D	Z 5 12 19 26 D
M 1 8 15 22 29 L	M 6 13 20 27 L	M 6 13 20 27 L	M 6 13 20 27 L
D 2 9 16 23 30 M	D 7 14 21 28 M	D 7 14 21 28 M	D 7 14 21 28 M
W 3 10 17 24 M	W 1 8 15 22 29 M	W 1 8 15 22 29 M	W 1 8 15 22 29 M
D 4 11 18 25 J	D 2 9 16 23 30 J	D 2 9 16 23 30 J	D 2 9 16 23 30 J
V 5 12 19 26 V	V 3 10 17 24 31 V	V 3 10 17 24 31 V	V 3 10 17 24 31 V
Z 6 13 20 27 S	Z 4 11 18 25 S	Z 4 11 18 25 S	Z 4 11 18 25 S

A Rhode-Saint-Genèse : 10^e anniversaire de RODA et d'Environnement Rhode

RODA, le Cercle historique et folklorique de la commune, et Environnement Rhode, qui veut préserver des sites et la qualité de la vie des habitants, ont décidé de célébrer ensemble leur dixième anniversaire.

Diverses activités fêteront dignement cet événement au cours de l'année qui vient, notamment une exposition qui permettra aux artistes en tout genre de présenter leurs œuvres inspirées par des sites rhodiens ou par des moments particuliers de la vie locale : marché annuel, sortie des géants, etc.

Cette exposition aura lieu les samedi 21 et dimanche 22 novembre au Centre Culturel de Rhode (Wauterbos) de 10 à 13 heures et de 15 à 18 heures.

Un domaine en péril ?

A l'ombre de son donjon médiéval datant de 1347 s'est joué le destin du magnifique domaine de Grand-Bigard. Le 11 juin 1981, jour de la vente publique, le château n'a pas été adjugé faute d'enchères suffisantes. Par contre, quatre jours plus tard, tous les meubles ainsi que les collections ont trouvé des acquéreurs pour un montant total de 39 millions. Le sort du domaine est toujours en suspens. Espérons toutefois qu'il soit conservé dans son intégralité.



Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1981

BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61 rue du Marché-aux-Herbes : Foire aux cadeaux du Luxembourg belge (jusqu'au 21 novembre) — Au Passage 44 : Exposition « L'Industrie en Belgique - deux siècles d'évolution - 1780-1980 ». L'exposition est ouverte tous les jours de 10 à 20 heures jusqu'au 22 novembre. Entrée libre — Bibliothèque Royale Albert 1er : Exposition « Jan van Ruusbroec » (jusqu'au 28 novembre) — Au Palais des Beaux-Arts : Exposition « Collection du Moderna Museet de Stockholm » (jusqu'au 27 décembre).

LOUVAIN : Au Musée Provincial Van Humbeeck-Piron, 108 Mechelsevest : Exposition « Images anversoises de dévotion depuis la Contre-Réforme jusqu'à la Révolution française ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le mardi, jusqu'au 30 novembre.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de Louvain-la-Neuve, Collège Erasme, 1 Place Blaise Pascal : Exposition Manuel Ferguerez (décorateur) et José-Guadalupe Posada (graveur) jusqu'au 29 novembre. Le musée est ouvert en semaine de 12 à 18 heures, le dimanche de 14 à 18 heures ; il est fermé le samedi.

41 BRAINE-L'ALLEUD : Au Centre Culturel « Le Foyer » : Le Requiem de Verdi par l'Ensemble Instrumental et Vocal de Braine-l'Alleud.

GALMAARDEN : Centre Provincial « Baljuwhuis » : Exposition des œuvres de Jos Belle (lithographies, dessins et peintures). Ouvert de 14 à 17 h. Egalement les 15, 21 et 22 novembre (mêmes heures).

GOOIK : Marché annuel.

TOURINNES-LA-GROSSE : Fêtes de la Saint-Martin (jusqu'au 29 novembre).

19 BRUXELLES : A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien, 3 rue de la Régence : Midis du Cinéma ; au programme : « Bouche sans fond ouverte sur les horizons » (le peintre Georges Moinet) de Thierry Zéno et « Albert Dasnoy ou les yeux ouverts » de Christian Bussy (à 12 h 30).

20 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3 rue de la Régence : Exposition « Albert Dasnoy » jusqu'au 3 janvier 1982.

21 BRAINE-L'ALLEUD : Au Centre Culturel « Le Foyer » : spectacle d'art dramatique par les élèves de l'école de musique. Au programme : une pièce de G. Deblander.

BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : International Hi-Fi-Show (jusqu'au 29 novembre).

RHODE-SAINT-GENESE : Au Centre Culturel de Rhode (Wauterbos) : exposition consacrée à Rhode (de 10 à 13 h et de 15 à 18 h). Egalement le 22 novembre aux mêmes heures.

22 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon HORESCA (jusqu'au 26 novembre).

HERFELINGEN : Eglise Saint-Nicolas : Exposition « Les saints populaires dans le Pajottenland » (jusqu'au 29 novembre).

23 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon

AQUA-EXPO (jusqu'au 27 novembre) — Salon INTERELECTRONIC (jusqu'au 28 novembre).

24 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon PROPACK (jusqu'au 28 novembre) — Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : Exposition réservée à Interleuven (jusqu'au 11 décembre).

25 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « L'Eternel Mari » de Dostoïewski, par le Théâtre d'Art.

27 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 1er décembre) — Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61 rue du Marché-aux-Herbes : Exposition « La porcelaine, le cristal et la cuisine régionale » (jusqu'au 12 décembre).

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de Louvain-la-Neuve : Expositions « Intégration des œuvres d'art dans les édifices et les sites publics en Belgique » et « PROCREART », œuvres sorties de la collection de l'atelier art-thérapie de l'Institut des Alexiens de Tirlemont (jusqu'au 20 décembre).

TOURINNES-LA-GROSSE : Représentation théâtrale en l'église Saint-Martin (également le 28 et le 29 novembre).

29 MEISE : Fête de la Saint-Eloi (à 10 h 30).

30 SINT-KWINTENS-LENNIK : Marché annuel.

DECEMBRE 1981

3 BRUXELLES : A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien, 3 rue de la Régence : Midis du Cinéma ; au programme : le dessin animé russe « Le hérisson dans le brouillard » de Nordstein et « Thierry Bosquet », le grand décorateur de théâtre, amoureux de Venise, de Jean Antoine (à 12 h 30).

OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Un fil à la patte » de Georges Feydeau, par le Théâtre des Galeries avec Jean-Pierre Lorient (également les 4 et 5 décembre).

5 RUISBROEK : Eglise paroissiale : Clôture de l'année Ruusbroec avec messe solennelle à 18 h avec la participation des chorales de Sint-Pieters-Leeuw, Zuun, Drogenbos et Ruisbroek.

12 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon du Travail du Bois (jusqu'au 20 décembre) — Grande Kermesse d'hiver (jusqu'au 20 décembre également).

13 BRAINE-L'ALLEUD : Au Centre Culturel « Le Foyer » : Concert de clôture du 850^e anniversaire de la commune, par la Royale Harmonie de Mont-Saint-Pont.

16 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : Les chansonniers de Paris (Anne-Marie Carrière - Maurice Horgne).

17 BRUXELLES : A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien, 3 rue de la Régence : Midis du Cinéma ; au programme : « Verticales » (La sculpture d'Emile Lanc) de René Funck et « Sous le masque noir » (L'art africain) de Paul Haesaert (à 12 h 30) — Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : 1er Salon professionnel de l'équipement forain BRUFOREX (jusqu'au 20 décembre).

18 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : Foire aux cadeaux du Brabant (jusqu'au 31 décembre).